

JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES ET POLITIQUES



Le joyeux et populaire GEORGES MILTON, Roi des Resquilleurs.

JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

Pour tout ce qui concerne la Publicité du Josy Journal s'adresser à la Société Orientale de Publicité 30, Sharia Kasr El Nil, Le Caire — 9, Rue Stamboul Alexandrie

D'une semaine à l'autre

Il nous arrive une bien triste nouvelle de Tokio: L'impératrice a, paraît-il, mis au monde une quatrième fille.

Ce n'est pas nous qui trouvons que ce soit tellement triste, c'est au Japon que l'on n'est pas content d'après ce que rapportent les dépêches.

Cela a été, assure-t-on, une grande déception pour le peuple.

Nous ne voyons pas très bien la raison pour laquelle les japonais doivent moins se réjouir de la naissance d'une fille dans la famille Impériale que d'un garçon. Mais cette façon si peu aimable d'envisager l'entrée dans le monde d'un esprit du sexe féminin n'est pas particulière aux japonais. En Orient, principalement les parents ont une prédilection pour les enfants males, prédilection dont il faut, sûrement, chercher la source dans les lointains atavismes remontant aux époques où une fille était une sorte de calamité inutilisable, pour la famille.

On comprend, encore, ce sentiment de désappointement chez certains peuples où la dot est de rigueur et qui ne peuvent placer leurs filles sans argent. Il est évident que lorsqu'on gagne tout juste de quoi vivre et qu'il faut doter cinq ou six filles, les deux dernières peuvent être considérées, à juste titre, comme des catastrophes.

Mais ce n'est évidemment pas le cas de la jeune princesse qui vient de naître.

*
**

Combien Haroun El Rachid avait raison de se promener incognito dans les rues de Bagdad avec son grand vizir et de chercher à découvrir, personnellement, les iniquités et les injustices dont souffraient ses sujets!

La dépêche qu'on nous envoie de Bucarest au sujet des promenades du roi Carol nous ramène à cette heureuse époque où le souverain s'occupait intimement des affaires de son peuple.

Le roi Carol a eu l'idée, nous dit-on, de visiter les Commissariats de police de Bucarest. Dans l'un d'eux, l'officier de service, furieux d'être dérangé et à mille lieues de supposer l'identité de l'illustre visiteur lui jeta, simplement, un encrier à la tête!

La visite des hopitaux révéla le fait qu'aucun médecin ne se trouvait dans ces établissements pendant la nuit.

Le Roi va paraît-il, renvoyer immédiatement les haut fonctionnaires responsables de cet état de choses.

Voilà un genre de dictature qu'adore le peuple.

A propos d'histoires de chameaux, en voici une que nous racontent les journaux quotidiens.

Un chamelier de Ramada, près de Calioub, avait il y a quelques semaines, chargé sa bête d'un poids si lourd, que l'animal ne pouvait plus se relever.

Le chamelier, qui était, en même temps, un omdeh paraît-il, roua la bête de coups de bâton.

L'animal, — nous dit notre confrère, — souffrit en silence, — ce qui, entre parenthèses, est assez étonnant, les chameaux étant réputés pour leur éloquence.

Quoi qu'il en soit, l'omdeh, il y a deux ou trois jours, était entré à l'étable et s'approchait du chameau pour le détacher, lorsque celui-ci, qui, vraisemblablement, avait suffisamment ruminé à ce sujet, saisit son propriétaire entre ses mâchoires et à plusieurs reprises le souleva et l'abattit avec violence contre un pieu en fer.

Lorsqu'on réussit à le tirer de là l'omdeh n'était plus qu'une masse informe et sans vie.

En tout cas, voilà un omdeh qui ne démissionnera pas.

Etait-ce l'âme d'Anna Pavlova ?

Des centaines de personnes s'étaient rendues à l'Hippodrome de Londres, pour assister à une représentation spéciale de la Troupe Pavlova dont les recettes devaient servir à l'érection d'un monument à la fameuse danseuse.

La salle était bondée et le Public bissait vigoureusement une danse espagnole que venait d'exécuter Vincenzo Escudero lorsque, tout d'un coup, les applaudissements cessèrent et un silence profond plana sur la salle pendant que les lumières s'atténuèrent graduellement.

Un moment s'éleva doucement et l'on entendit dans l'air, la musique si harmonieuse et si infiniment triste de la «Mort du Cygne».

Alors sans un mot, sans un geste, toute la salle se leva et écouta silencieusement.

Des lumières bleues parurent sur la scène. Une spécialement, qui s'accroût à mesure que s'atténuèrent les feux de la rampe. Et la lumière bleue dansa. Elle dansa la «Mort du Cygne» avec la même grâce fragile qu'y mettait la grande artiste disparue.

Etait-ce un jeu de scène? Etait-ce quelque chose de plus mystérieux que nous n'avons pas compris, — dit un journal londonien, — toujours est-il que le phénomène fut si beau, si impressionnant, que l'on aurait dit un *requiem*.

Les étoiles de Tennis ne sont-elles plus sportives ?

On a remarqué, avec curiosité, ces temps derniers, sur la Riviera que les «étoiles» du Tennis qui s'y trouvent, en ce moment, évitent soigneusement de se rencontrer sur les «courts».

On dirait, dit un journal anglais, qu'elles ne pratiquent plus le sport par amour du sport mais simplement par amour de la célébrité que procure le succès.

Elles pensent sans doute, que si elles étaient battues par l'une de leurs concurrentes, cela diminuerait leur réputation.

Le «Sunday Dispatch» déplore cet état de choses qui dénote une modification profonde de l'esprit sportif auquel on était habitué jusqu'ici.

Encore une figure bien parisienne qui disparaît

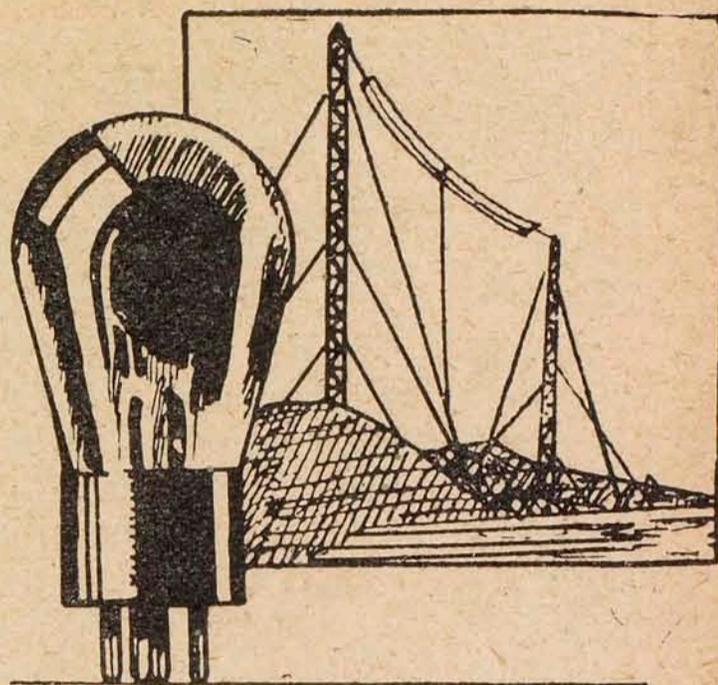
La mort de Bichara met en deuil ce qui reste encore de boulevardier et sera vivement ressentie dans le monde du théâtre où le célèbre professeur ne comptait que des amis. Sa générosité était proverbiale, son goût des artistes, sa silhouette elle-même prêtèrent à maintes chroniques. Car cet Oriental chevelu, avec son masque brun presque asiatique, était devenu une figure essentiellement parisienne.

Il fut le premier à imaginer la publicité, à l'aide des portraits de personnalités répandues. Pour obtenir ces portraits qui font de sa collection de photographies avec dédicaces-autographes une des plus riches du monde, il n'hésitait pas à répandre ses bienfaits.

Sa célèbre affiche: « Comment Bichara saisit la fortune » appartient presque à l'histoire du Paris moderne.

On ne verra plus ce sympathique personnage dans les cabarets de Montmartre, dans les couloirs, les soirs de première, promener sa pittoresque silhouette. On le regrettera.

Que sa fille, Mme Rose Malhamé, la sensible et délicate poète au talent apprécié, trouve ici l'expression de nos condoléances les plus sincères.



**TUNGSRAM
RADIO**

Rome créera-t-elle un théâtre chrétien ?

Le mouvement qui s'est affirmé, depuis quelques mois, en vue de la création d'un « Théâtre chrétien », tend à prendre un développement sérieux et à se traduire par des initiatives concrètes. Non seulement on annonce l'organisation d'écours, de conférences et de lancement de publications ayant pour objet l'analyse des problèmes moraux qui devraient être traités par ce théâtre, mais encore on tâche de constituer des compagnies spéciales dont l'activité devrait consister à jouer des pièces répondant parfaitement à l'éthique chrétienne. Il semble pourtant non robable que dans une période où la plupart des compagnies théâtrales ont peine à surmonter les difficultés de la crise actuelle, l'initiative de créer un théâtre qui serait forcément d'exception puisse être couronnée par un réel succès.

JOSY PALACE

CAIRE

Programme du Lundi 16 au
Dimanche 22 Mars 1931

ALICE WHITE &
CHARLES DELANEY

dans

CHEZ LES GIRLS

La jolie et sculpturale

BILLIE DOVE

Paraîtra dans

SA VIE PRIVEE

Le roman de Gloria Swanson

Gloria Swanson est née à Chicago en 1897. Son père, d'origine suédoise, était un agent de transport maritimes du gouvernement américain et fut appelé par la suite à Key-West (Floride) et à Sant-Juan (Porto-Rico).

Les études de la petite Gloria souffrirent quelque peu de ces fréquents changements de résidence. Le divorce de ses parents, prononcé en 1914 à Chicago, où ils étaient revenus, obligea bientôt la jeune fille à les interrompre.

Elle suivait à ce moment les cours de l'Institut d'Art de Chicago et manifestait un penchant marqué pour la peinture, la sculpture et le chant. Du jour où elle dut penser à gagner sa vie, elle songea tout naturellement au cinéma, qui était encore le métier le moins éloigné de son idéal.

*
**

Il n'y avait en 1915 qu'un seul studio à Chicago, le studio Essanay, où tournaient Bryant Washburn, William Gillette, G.-M. Anderson et quelques autres vedettes de l'époque. Il y avait aussi Charlie Chaplin qui réalisait alors les deux premiers films de sa série « Essanay » (les douze autres devaient être tournés en Californie).

C'est donc à la porte du studio Essanay que la jeune Gloria vint frapper. On classa les photos qu'elle apporta, et la fiche qu'elle remplit, on prit note de son numéro de téléphone et on lui dit qu'on l'appellerait dès qu'il y aurait « quelque chose ».

Il y eut bientôt « quelque chose ». C'était une scène de foule pour laquelle il fallait de nombreux figurants. Gloria « figura » donc une première fois.

Lorsqu'elle fut un peu plus familiarisée avec les choses et les gens de l'Essanay, elle s'enhardit jusqu'à parler aux metteurs en scène; elle obtint quelques bouts de rôles de temps à autre... Bientôt même elle atteignit un salaire journalier de trois dollars et demi.

Elle tournait toutes sortes de rôles;

elle allait du drame noir avec le metteur en scène Wharton jusqu'aux tartes à la crème avec le réalisateurs Mason-Hopper.

Wallace Beery était alors la vedette des bouffonneries échevelées (la série Swedy) que Mason-Hopper tournait pour Essnay, et les girls du studio regardaient souvent avec envie Gloria lorsqu'elle quittait le studio, reconduite par le joyeux Wallace au volant de sa Ford jaune serin...

Fin 1915, Beery reçut une offre de Mack-Sennett. Ce dernier, qui avait déjà emprunté à l'Essanay le fameux Ben Turpin, pensait à faire venir également en Californie l'actuelle vedette comique d'Essanay.

Wallace Beery accepta et partit Hollywood. Bientôt Gloria l'y rejoignait... et l'épousait. Mais bientôt, au studio Sennett, la situation se trouva renversée. Beery, qui ne s'entendait guère avec le grand Mack, était cantonné aux petits rôles, tandis que Gloria commençait à devenir populaire en tant que « baigneuse » des célèbres comédies Mack-Sennett. Elle gagna bientôt trente-cinq dollars par semaine.

Ce fut même bientôt à ce point que Beery ne garda son emploi chez Sennett que parce que Gloria refusait d'y travailler sans lui. Et pourtant, les nouveaux époux ne faisaient guère bon ménage: ils n'avaient aucune communauté de goûts, d'aspirations et d'intérêts.

En 1917, vers l'époque où Gloria quitte les comédies Mack-Sennett pour le drame, ils se séparèrent leur divorce fut prononcé peu après.

*
**

Les débuts de Gloria comme vedette dramatique valent d'être contés. Le metteur en scène Conway, de la Cie Triangle allait tourner *You can't believe every-thing*, et cherchait une jeune première dramatique; plusieurs artistes de la Triangle avaient refusé le rôle en raison de certain plongeon à effectuer de nuit dans les eaux profondes du San-Pedro.

Le scénariste, Verne H. Porter, déclara alors au metteur en scène que le mieux serait de confier le rôle à une baigneuse de Mack-Sennett, et il mit en avant le nom de Gloria Swanson.

accepter de tourner la fameuse scène dans ces conditions...

Son succès auprès du public, dans le genre « sérieux », fut instantané. Bientôt, la Triangle lui offrit un nouveau contrat à cent cinquante dol-



La Triangle contrôlant la Keystone firme de Mack-Sennett, l'engagement de Gloria ne fit aucune difficulté. Mais ce que Conway et Porter ne savaient pas, c'est que Gloria, « baigneuse » de cinéma, ne savait pas nager, et encore moins plonger. Il fallut à Gloria un certain courage pour

lars par semaine. Elle tourna *Evit*, *The Danger Girl Haystacks and Steeples*, *The Social Club*, *The Honorable Billy*, *Smoke* et quelques autres

En 1918 lorsque la Sté Triangle fut dissoute. Gloria Swanson passa à la Paramount. où Cecil B. de Mille l'avait demandée.

CINEMA METROPOLE

**Programme du Mercredi 18 au
Mardi 24 Mars 1931**

**Un spectacle enchanteur
Entièrement en technicolor**

La fiancée du régiment

ou

**La femme au manteau
d'hermine**

avec

**VIVIENNE SEGAL &
WALTER PIDGEON**

Sous la direction de Cecil de Mille, Gloria Swanson acquit cette suprême élégance cette grande finesse de jeu qui lui manquait encore et qui s'harmonisa à la souplesse et à la promptitude que lui avait enseignées son passage chez Mack-Sennett.

Dont change your husband et *Why Change your Wife*, deux films assez curieux sur le divorce; *For better, for worse*, *L'admirable Crichton*, d'après Barrie: *Something to think about*; *Dont tell everything* (Faut-il avouer) et *The affairs of Anatol* (le Cœur nous rompe), d'après Schnitzler, furent les films que Gloria tourna sous la direction de Cecil B. De Mille.

*
**

En 1920 Gloria Swanson est promue vedette par la Paramount. C'est donc en qualité de « Star » qu'elle tourne successivement *The great moment* (L'heure suprême), avec Milton Sills, *Under the lash*, *Her Husband's Trademark*, *Beyond the Rocks* (le Droit d'Aimer), avec Valentino, *The Gilded Cage* (La Cage dorée) et *Impossible Mrs Bellew*, *My american Wife*, *Prodigal Daughters* (Les femmes libres), la *Huitième femme de Barbe-Bleue*, d'après la pièce d'Alfred Savoir et *Zaza*, d'après la pièce de Berton, avec Henry B. Warner, sous la direction d'Allan Dwan.

En 1928, avec *The Humming Bird* (inédit en France) Gloria Swanson aborde *Manhandled* (Tricheuse!), qui suit, confirme les qualités de fantaisie et d'émotion de l'ancien « mennequin » des films de Cecil de Mille.

A ce moment, Gloria Swanson tourne à New-York, cadre mieux adapté à ses qualités et à ses dons, tandis que Pola Négri, également pour Paramount travaille à Hollywood. L'émulation qui existe alors entre les deux « stars » dont on trouve même la trace dans le choix de leurs scénarios respectifs, produit les meilleurs effets sur Gloria qui brille plus que jamais dans *Wages of Virtue* (inédit en France), *Scandale* et *Larmes de Reine*.

Divorcée depuis peu d'Herbert Somborn, dont elle avait eu, en 1922 une petite fille. Gloria part pour Paris tourner *Madame Sans-Gêne* sous la direction de Léonce Perret. André Daven, alors attaché à son service de publicité, lui présente Henri de la Falaise Gloria devient bientôt Marquise... Un peu plus tard, Pola Négri sera Princesse M'divant...

*
**

Revenue à Hollywood, Gloria Swanson tourne successivement *Le Prix d'une Folie*, *Vedette! Indomptable* et *Fine Manners*. C'est alors qu'elle quitte la Paramount pour faire partie des Artistes Associés. Guidée et commanditée par Joseph P. Kennedy, l'un des principaux financiers du cinéma américain, Gloria Swanson a tourné successivement *The Loves of Sunya* (Sunya), *Sadie Thompson* (Faiblesse Humaine), puis *Queen Kelly*, scénario et réalisation d'Eric von Stroheim, avec qui elle finit par se brouiller, laissant ce film inachevé.

C'était fin 1928. Le film parlant triomphait déjà du film muet. Gloria fit venir à Hollywood Laura Hope Crews, une ancienne vedette de théâtre, qui lui donna de précieux conseils; elle reprit également l'étude du chant, qu'elle avait quelque peu délaissée depuis plusieurs années.

C'est alors que Gloria Swanson débuta au cinéma parlant avec un film dramatique très réussi qui eut beau-

coup de succès en Amérique, *The Trespasser* (L'Intruse), que nous avons vu tout dernièrement à Paris en version muette.

Le tout dernier film de Gloria est une comédie *What a Widow!* (Quelle Veuve!) extrêmement amusante et où l'action, vivement menée, se déroule dans une atmosphère de luxe et d'élégance qui conviennent particulièrement à la plus « chic » des vedettes. Ce film paraît actuellement en exclusivité au Studio Diamant qui le donne dans la version originale, parlante en anglais.

*
**

Gloria Swanson, raconte notre confrère américain Harry Lang, occupe une maison de seize pièces dans le quartier le plus « chic » de Beverley-Hills, non loin d'Hollywood. Elle possède trois magnifiques autos de marques étrangères, et a en outre une nouvelle Ford qu'elle conduit elle-même. Elle a dix domestiques et deux chiens de race.

Au début de sa carrière, alors qu'elle tournait avec le chien Teddy dans les comédies Mac-Sennett, elle gagnait trente-cinq dollars par semaine et vivait dans la cour d'un bungalow d'Hollywood.

Elle a un si grand nombre de robes et de chapeaux qu'elle n'a pas la moindre idée de leur nombre, même approximatif. Elle a deux cent vingt-cinq paires de chaussures et cela, elle ne le sait que parce que sa pointure est du 35. En effet, un jour où l'on tournait pour l'un de ses films une scène de déroulant dans un magasin de chaussures, les accessoiristes ne purent se procurer un nombre suffisant de souliers d'une pointure aussi petite. Alors, Gloria envoya son chauffeur chercher les siens et lorsqu'il revint, on les compta... La plus surprise de toutes les personnes présentait fut Gloria lorsqu'elle apprit ce chiffre.

Lorsqu'elle partageait, au Studio Sennett, une même loge avec la regrettée Mary Thurman et Maud Wayne, elle ne savait pas « s'habiller » Mais elle ne pouvait, même à cette époque, supporter d'étoffe moins douce que la soie.

C'est ainsi qu'elle avait coutume de porter de longues tuniques de soie qui lui arrivaient jusqu'aux mollets, pour ne pas sentir sur ses jambes le frôlement des étoffes plus rudes de ses toilettes. Ses compagnes se moquaient de cette manie qui lui donnait, dans sa loge, un aspect réellement comique.

A cette époque, elle s'estimait heureuse lorsqu'elle avait une demi-douzaine de robes suspendues dans son placard. Dans son dernier film *What a Widow!* elle porte vingt-deux toilettes différentes!

La plupart de ses toilettes sont dessinées et exécutées à Paris. Elle paie des milliers de francs pour des créations de grands couturiers. Puis, lorsqu'elle les reçoit, elle les modifie complètement; l'auteur ne reconnaîtrait guère son œuvre que l'étoffe... Elle ne porte jamais une robe de soirée plus de deux fois, et encore dans deux villes différentes.

Lorsqu'elle voyage, elle revêt une robe différente pour chaque arrêt. Il lui arrive de changer jusqu'à six fois de robe par jour. Elle n'a pas de couleur préférée. Mais elle veille très soigneusement à ce que les différentes parties de ses toilettes s'harmonisent parfaitement.

On voit que la question vêtements est un facteur très important dans la vie de Gloria Swanson. Par contre, elle n'apporte aucune attention à sa nourriture. Elle mange à peu près tout ce qu'on lui présente, mais très peu de tout. Elle se nourrit si irrégulièrement, pendant la période l'exécution de ses films qu'il est fréquent de la voir condamnée à un régime une fois son travail achevé. Elle glace au chocolat. Elle a deux cuisiniers, un chez elle et un à son bungalow du studio. Quoi qu'ils aient préparé, elle en mange. Quand elle tourne la nuit, elle apporte dans le décor son propre panier plutôt que de manger la nourriture préparée par le studio. Mais elle le partage avec tant de compagnons du travail, qu'il n'en reste presque jamais assez pour elle.

Elle ne boit ni eau ni café qui n'aient bouilli. Elle éprouve des craintes exagérées pour sa santé. Une fois, la nuit, elle eut une sueur froi-

de dès qu'elle s'aperçut qu'elle allait pieds nus dans un pièce obscure et pourrait marcher sur un clou rouillé. Comme bien des héros professionnels, elle est franchement peureuse, mais elle a une grande réputation de courage. Elle a peur qu'on croie qu'elle a peur.

Une fois, dans un film de Cecil De Mille, elle dut s'étendre à terre, sans arme et sans protection, et laisser passer par-dessus son corps un magnifique lion... Chacun la félicita ensuite de son courage. Mais une fois seule, dans sa loge, elle eut une terrible crise de terreur rétrospective.

Lorsqu'elle était mariée à Wallace Beery, tous deux vivaient dans un modeste et minuscule bungalow où le visiteur pouvait contempler à loisir sous le lit les chassures de rechange de Wallace; ils n'avaient qu'une vieille Ford pour eux deux et, naturellement, pas de chauffeur.

A présent, elle vit dans une maison magnifique avec une amie Virginia Bowker, sa fille Gloria, son fils adoptif Joseph, sa secrétaire, la gouvernante des enfants, la première femme de chambre, la deuxième femme de chambre, le valet et le cuisinier. Elle a deux jardiniers et un chauffeur, un roadster Lancia, un coupé Rolls-Royce, un roadster Rolls-Royce et sa Ford. Elle préfère conduire elle-même, avec le chauffeur à côté d'elle, et elle n'est pas très à l'aise lorsque le compteur dépasse le cinquante à l'heure. Sa secrétaire dirige son intérieur.

Elle adore les bains de soleil et, si vous pouviez glisser un coup d'œil sur sa terrasse, vous verriez davantage de Gloria que n'en ont enregistré les cameras de Sennett et de De Mille.

Gloria aime danser. Elle aime les réceptions, mais non les grandes soirées. Son nombre d'invités préféré est d'une dizaine. Jamais, jusqu'à ces temps derniers, elle n'a donné de réception strictement féminine. Elle préfère la compagnie des hommes à celle des femmes. A une soirée où elle reçoit les deux sexes, elle est toujours une parfaite hôtesse, mais lorsque dernièrement elle donna une réception féminine elle fut terriblement embar-

rassée, ne sachant comment distraire ses invitées.

Tout son intérêt dans l'existence se concentre sur ses enfants son travail et sa propre personne. Elle ne permet pas qu'on photographie ses enfants pour la publicité. Elle les envoie à l'école, parce qu'elle veut les voir vivre une existence enfantine normale.

Elle travaille avec une intensité farouche. Pendant qu'elle tourne, elle ne dort jamais en moyenne plus de six heures par jour. Elle se lève à sept heures et se trouve au studio, dans le décor, prête et maquillée à neuf heures.

Il lui arrive souvent d'oublier de déjeuner. Elle n'a jamais fini avant minuit de voir à la projection les scènes tournées la veille et de préparer le travail du lendemain; parfois même, elle n'a fini que plus tard encore.

Mon corps est à moi, la vue en est à tous

C'est ce que prétendit cette Berlinoise, fervente du nudisme, qui s'en était allée se baigner dans le simple appareil de mère Eve — et des siens — et dans l'étang où toute une colonie d'apôtres du nu prenait ses ébats hygiéniques.

Son mari, mis au courant du fait et arguant que le corps de sa femme lui appartenait par contrat et ne devait point, par cela, continuer un objet d'exposition publique, intenta à la nudiste un procès en divorce.

Les juges lui donnèrent gain de cause. L'affaire, venue en cassation devant la Cour de Berlin, reçut confirmation du premier jugement. Le nudisme intégral, ont proclamé les magistrats de la Cour suprême, n'est pas une mesure hygiénique.

Cette sentence crée un intéressant précédent. On ne fera croire à personne qu'un maillot court, voire un costume d'étoffe légère, nuit aux effets d'un bain, fût-il de soleil.

Le nudisme intégral a bon dos... si nous osons nous exprimer ainsi.

CITY LIGHTS

“Les Lumières de la Ville”

au Dominion Theatre de Londres

Dès 7 h. 30, devant le Dominion Théâtre, c'est la cohue, la bousculade malgré les forces de police importantes et surtout la pluie froide qui cingle. La circulation est interrompue dans Tottenham Court Road, et seu-



les les voitures munies d'un laissez-passer peuvent y accéder.

Devant le théâtre, une batterie de projecteurs flamboie, et la lumière éclaboussée de pluie illumine en bleu la façade. La foule se presse de plus en plus et les policemen sont obligés maintenant de se tenir par les mains. Il est 8 h. 15. A chaque figure connue ou aimée, les vivats et les cris éclatent et la foule avance toujours peu à peu, resserrant son étreinte.

8 h. 25: une ovation formidable c'est Chaplin qui arrive entre deux immenses policemen. Il a l'air minuscule et vraiment les deux gaillards qui le protègent sont presque deux

fois plus haut que lui. Il salue de droite et de gauche, puis s'engouffre dans le théâtre. Il a l'air heureux comme un enfant de cet hommage de la foule et ses yeux sourient. Quelques instants plus tôt, au Carlton, où je l'avais aperçu, il avait un tout autre visage.

A présent les policemen peuvent se reposer de leurs émotions, car il s'en est fallu de peu que leur barrage ne fût rompu et Chaplin étouffé. Car il peut être sûr de l'avoir échappé belle.

Soudain de nouveaux hurlement éclatent et en un moment Tottenham Court Road est noire de monde. Au balcon du théâtre, Chaplin vient d'apparaître. Il salue la foule et envoie des baisers, ou bien encore fait les gestes que nous aimons dans ses films. Il s'incline, s'incline, et soudain disparaît comme par magie.

La soirée

Le Dominion Théâtre est l'une des plus vastes salles de Londres, mais, avec ses 4.000 places, il est tout de même ce soir minuscule. La direction a dû refuser à 5.000 personnes « le plaisir de voir le film de Mr Chaplin », suivant la formule qui fut employée.

A l'intérieur c'est plein à crouler; beaucoup d'habits et des robes somptueuses valant des fortunes. Voici Charlie Chaplin, là-bas, se faisant tout petit dans son fauteuil. Lady Astor est à sa droite, et à sa gauche G. B. Shaw, l'homme le plus paradoxal du Royaume-Uni. Un ami de Londres me cite des noms au hasard. Voici Lloyd George, reconnaissable à sa crinière blanche. un peu plus loin lord et lady Astor, tout près du vicomte Lee of Fareham. Et puis ce sont lord Ashfield, lord Lurgan, lord and lady Cromer, lady Chamberlain, sir Philipp Sassoon, la baronne de Rothschild Mrs Cunningham Reid, la blonde et divine Evelyn Laye, dont

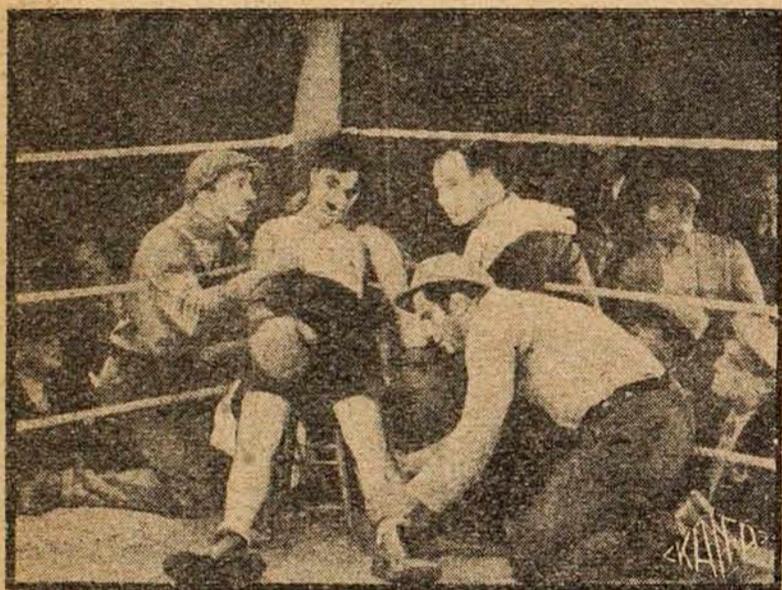
les yeux verts ont l'éclat de minéraux charmants, lady Maurcen Stanley, Mr. Fred Karno, etc., etc...

Le « Tout-Londres » des grands soirs est là et Charlie Chaplin préside ce gala formidable comme on n'en avait encore jamais vu.

L'obscurité se fait douce et teintée de rose : actualités, dessin animé, etc. enfin sur l'écran bleu, peu à peu le titre s'étale : *City Lights*; et la foule applaudit.

Le film

On peut considérer comme une véritable gageure le fait de produire un film muet à une époque où la parole brisé, mais Chaplin est sorti victorieux de cette épreuve-ce comme des sévit à outrance. Plus d'un s'y serait autres. Car il ne faut pas s'y tromper. Voici un acteur qui a produit énormément et d'une façon si considéra-



ble qu'il aurait pu être du même coup, après quelques années, complètement démonétisé. Ceci est arrivé à bien d'autres. Or c'est tout le contraire qui s'est passé.

Cette fidélité de la gloire peut s'expliquer de bien des manières et le mot « classique » est le seul que l'on puisse écrire en parlant de ses films. Charlie Chaplin a produit beaucoup parce qu'il était obligé de produire beaucoup. Le cinéma, si nous pouvons le compter de temps à autre comme un art, n'en reste pas moins pour cela une industrie. Or il s'est trouvé que Chaplin « the little laughter-making », comme on l'appelle à Londres, était « très commercial ». D'autre part un producteur américain préférera toujours tenir que courir. Un artiste est aimé du public eh! bien,

il faut que le public puisse le voir le plus souvent possible! Quand il sera fini, il sera fini, mais en attendant le producer et l'artiste y auront trouvé leur compte.

Comment cette surproduction — car les « Charlot » ne se comptent plus — n'a-t-elle pas épuisé l'artiste? On peut expliquer cela en disant que Charlie Chaplin s'était réservé pour plus tard le meilleur de lui-même et qu'il avait donné aux foules — tout en créant un genre — uniquement ce qu'il voulait bien leur donner. Aujourd'hui Chaplin peut travailler non seulement en dilettante puisqu'il est riche, mais aussi — chose appréciable — avec le maximum de sécurité commerciale. Ceci est à considérer, je vous assure, quand on a l'intention de faire de bons films.

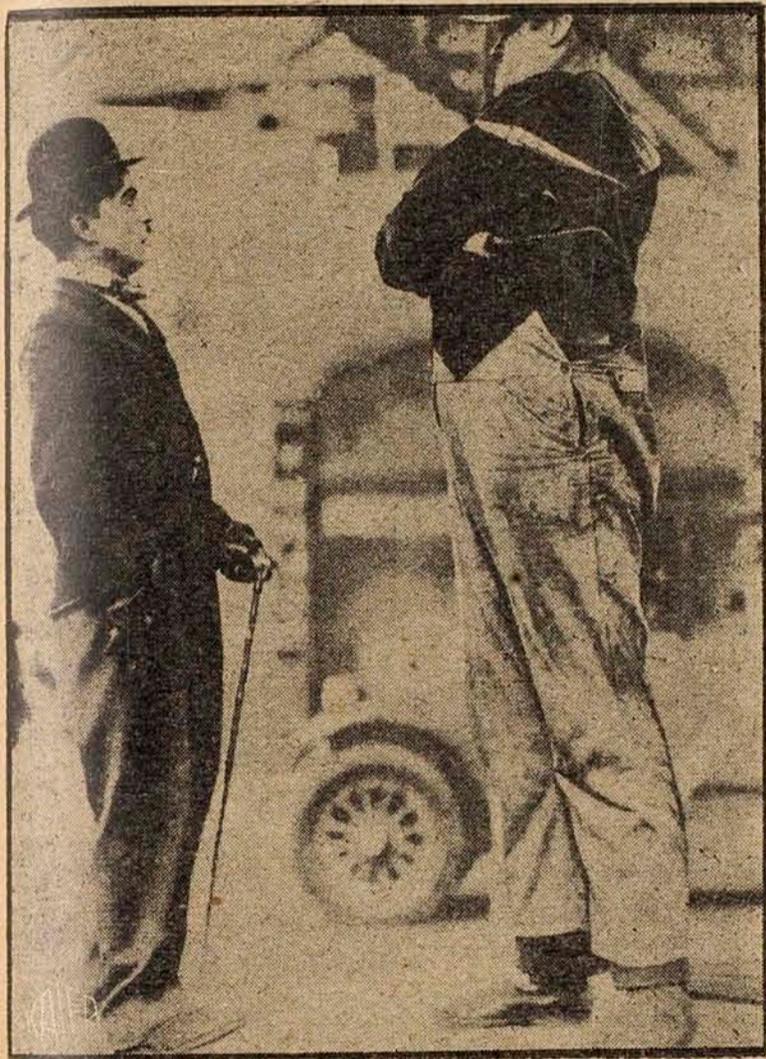
City Lights est un chef-d'œuvre du genre, parce qu'on y retrouve d'une part le côté comique qui l'a fait universellement connaître, et d'autre part une intensité dramatique décuplée. Voici en quelques mots le sujet traité, car on ne saurait se servir ici du mot intrigue.

Le pauvre hère que Chaplin personnifie rencontre une marchande de fleurs aveugle. Celle-ci, à ses grandes manières, le prend pour un millionnaire. N'a-t-il pas acheté un jour pour 20 dollars de fleurs? N'a-t-il pas payé des dettes criardes? N'a-t-il pas donné 30 dollars pour qu'elle aille consulter un spécialiste des yeux? Et lui s'est procuré cet argent grâce à une « relation » extraordinaire: une sorte de demi-fou qui ne le reconnaît qu'en état d'ivresse. Mais dès qu'il est dégrisé, Charlie n'est plus son ami, il ne le reconnaît plus et le fait flanquer dehors sans vergogne. Avec les 30 dollars généreusement donnés par Chaplin, la petite retrouvera la vue et verra... Il eût mieux valu peut-être pour eux deux qu'elle restât aveugle toute sa vie.

Il y a, au début, une très curieuse satire du film parlé qui est d'un comique irrésistible. Des gens inaugurent une statue et on les entend parler, mais dans un langage incompréhensible et pas même humain. Ce sont des intonations de voix soulignant des gestes, et si grotesques, si ridi-

cules, que l'on ne peut s'empêcher de rire malgré soi d'une charge aussi parfaitement exécutée. Le voile de la statue tombe, et Chaplin apparaît couché sur les genoux et dans les bras d'une solide gaillarde... en pierre.

La pitrerie alterne avec la douleur, et l'on pleurerait d'autant plus volontiers que l'on a bien ri. Tout au long du film une multitude de détails très fins et très amusants. Certains sont même si raffinés que beaucoup ne les comprendront pas. Il y a là, en vérité, un dosage étonnant et comme



un kaléidoscope de tous les sentiments humains. Rien ni personne n'est épargné, l'âme est mise à nu et Charlie Chaplin, le scalpel à la main, nous fait fouiller avec lui les plus secrets replis. C'est un Hamlet d'apparence joyeuse et bouffonne, mais plus triste dans la tritesse que celui de Shakespeare.

Ecrivain, metteur en scène et principal interprète de son film, Charlie Chaplin a encore écrit une grande partie de la partition qui accompagne les images. C'est beaucoup plus affaire de description d'ailleurs — dans la façon de noter les rythmes et les associations d'idées — que de profondeur. La Violettera, qui sert de leit-

motiv au film, et synthétise pour ainsi dire la petite marchande de fleurs, est la seule notation de ce genre. C'est également la seule concession faite à la sentimentalité du grand public. Il est de toute évidence que cet air revient trop souvent, surtout en fonction de sa valeur.

Il s'avère donc que Charlie Chaplin est actuellement l'un des artistes les plus complets de ce temps. On pourrait le comparer dans le domaine du film à l'un des grands esprits de la Renaissance dans le domaine des arts. Ceci paraîtra peut-être exagéré à certains, mais je l'écris cependant, car c'est, à mon avis, la seule façon de situer convenablement Charlie Chaplin, comparativement.

La soirée au Carlton

Charlie reçoit au Carlton. Non seulement ses amis de Londres sont là, mais encore tous ceux qui sont venus des quatre coins de l'Europe voir le film qui lui a coûté trois années d'efforts. Lumières roses et projections de couleurs. Voici les vitres magiques dont parle Baudelaire dans l'un de ses petits poèmes en prose, les vitres qui font voir la vie en beau. Charlie est assis avec des amis à une table du centre, mais il va et vient souriant avec une sorte de lassitude qu'accentuent encore ses cheveux gris. Il a quarante-deux ans, mais la vie n'a pas été douce pour lui. Il n'est que de le regarder pour s'en rendre compte. Il a dû souffrir autrement que dans son être. Son orgueil invincible, arme des faibles et sauvegarde de ceux qui ont un cœur sensible.

N. Climatianos

à le dernier mot

pour les

dernières nouveautés

RUE KASR EL NIL

Chaplin aime danser. Lady Astor et Evelyn Laye tournent avec lui alternativement sous les projecteurs. Le jazz joue des airs spécialement composés pour lui et où l'on parle de lui au refrain. Repos, ou plutôt promenade parmi les tables. Il vient bavarder un peu à la table des journalistes et répond obligeamment aux questions que nous lui posons.

— Napoléon? Oh! non, pas Napoléon, c'était un constructeur et un soldat. Sa vie amoureuse? Sans intérêt pour moi. Ce serait d'ailleurs d'une irrévérence!... Hamlet? Je ne vois pas, non, et puis Shakespeare! Non, impossible d'aller à Paris le 7 mars pour le Gala de l'Union des Artistes, j'ai des amis à voir ici ce soir-là. Je le regrette infiniment, sachez-

Une scène fort curieuse



CHARLIE CHAPLIN acclamé par la foule à son arrivée
à Londres.

le, mass d'autre part je suis fatigué, si vous saviez!

Robinson passe, c'est son secrétaire depuis dix ans; deux mots chuchotés à l'oreille, Chaplin s'éloigne et nous fait des signes de la main; je vais revenir, semble-t-il dire.

Nous le reverrons un peu plus tard, regardant un magnifique jambon où sa silhouette est peinte auprès de Virginia Cherrill, sa partenaire.

Les numéros se succèdent. Danseurs acrobatiques, chanteurs, danseuses, de la féerie, du rêve, les lumières qui s'éteignent et se rallument, l'hure passe, le champagne scintille dans les cristaux, et Charlie Chaplin danse dans la lumière aux couleurs changeantes, comme quelqu'un qui voudrait oublier la vie... après s'y être brûlé les ailes.

J.P. COUTISSON.

DE TOUT UN PEU

Le directeur d'un grand cinéma d'U.R.S.S. sentant venir à grands pas la faillite, fit un jour un effort désespéré afin de reconquérir les faveurs de sa clientèle. On put voir, sur la façade de son établissement s'étaler un immense calicot qui portait l'avis suivant: «Après le grand film, attraction sensationnelle: tout spectateur qui viendra protester à la caisse contre cette attraction recevra, sans discussion, le double du prix de sa place.

Ce fut une ruée. Jamais la misérable salle n'avait connu pareille affluence. Le grand film se déroula devant une foule houleuse et impatiente. On attendait l'attraction. Enfin, sur l'écran, parut une notice préliminaire rappelant la promesse affichée à l'extérieur, puis ce simple titre: «L'Internationale», exécuté par l'Orchestre du Guepéou...»

Inutile de dire que personne ne se présenta à la caisse de l'astucieux directeur pour protester contre cette «attraction».

L'histoire ne dit pas si le bonhomme est juif...

Un romancier très connu eut récemment un aimable geste envers une vedette de l'écran, réputé pour sa beauté et pour son talent.

Il lui offrit une riche édition d'une de ses œuvres connues et sur la page de garde il traça comme formule de dédicace ces simples mots:

«A la Sirène des Sleeping».

L'actrice, très flattée de ce titre, chercha et trouva bien vite l'occasion de montrer ce présent à ses camarades de théâtre.

On admira, on félicita la Sirène puis, comme la rosserie a depuis longtemps élu domicile à l'envers du décor, un baryton, qui a des lettres, se permit alors quelques réflexions au sujet de la signification du mot «Sirène» qui pouvait, à son dire, être dangereusement interprété.

Une bonne petite camarade se crut autorisée à ajouter son mot et prétendit qu'après tout «Sirène des Slee-

pings», pouvait parfaitement signifier «Sifflet du Train Bleu».

Mlle X... regretta, mais un peu tard d'avoir donné autant de publicité à la dédicace de M... D... et elle garde au romancier un chien de sa chienne.

On célébrait, l'autre jour, en l'église de Montmartre, au milieu d'une assistance nombreuse, le mariage d'un cinéaste connu.

Après la bénédiction nuptiale, quand le cortège quitta l'église, un opérateur fit jouer la manivelle et prit tous les invités.

Mais le prêtre qui avait officié était un ami de la famille et on le fit chercher pour le prendre également sur la pellicule.

Le prêtre se laissa faire, tout souriant. Puis, quand ce fut fini, l'opérateur proposa:

— Voulez-vous un plan américain, monsieur l'abbé?

— Oh! non, refusa malicieusement le prêtre. Je ne parle pas assez bien l'anglais.

On connaît le mot de ce héros de comédie, personnage américain à l'accent naturellement *ad hoc* qui déclarait avec conviction:

— Ça part du cœur... mais ça sort du nez.

L'autre jour, dit «La Griffes», une jeune fantaisiste anglaise qui tourne en France eut un mot aussi joli. Elle écoutait, avec une souffrance visible, trois Américains qui visitaient le studio et qui parlaient terriblement du nez.

Elle se tourna vers son compagnon:

— Je suis tout à fait et, pour la première fois, de l'avis de Mac Donald déclare-t-elle.

Et comme son compagnon cherchait ce que ça pouvait bien vouloir dire, elle ajouta:

— Je suis partisante d'un... désarment nasal immédiat et complet.

Où s'arrêtera la fantaisie des vedettes américaines?

Un des plus grands succès **PARLÉ FRANÇAIS**

UN BELLE GARCE

Réalisation de Marco de Gastine

avec

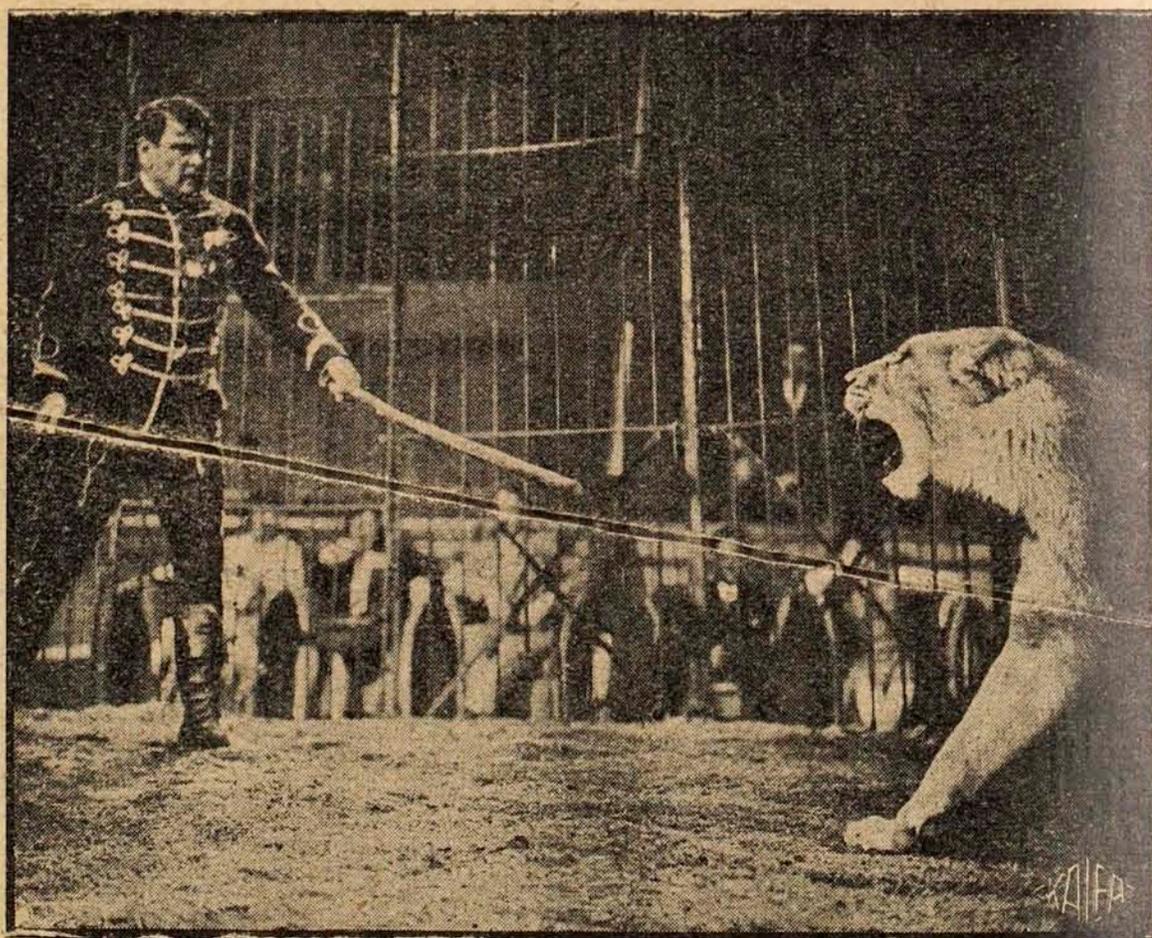


Gabriel Gabrio

Gina Manès

Simone Genevois

Quevedo



Une d'elles vient de faire percer les oreilles de son caniche pour lui mettre des boucles d'oreille en diamant.

C'est plus fort que de donner aux levrettes des paletots, luxe qui indignait jadis nos poètes râpés.

*
**

On sait quel soin le gouvernement du Duce apporte au développement de la production cinématographique italienne. Du fait de la guerre et de la concurrence américaine, cette production était tombé à rien. L'avènement du «parlé» a révigore les espoir italiens, mais une industrie a besoin de secours.

Loin d'accabler le cinéma de taxes et surtaxes, le gouvernement italien, suivant en cela l'exemple du gouvernement allemand, vient d'approuver une série de mesures destinées à favoriser l'essor du film italien par un système de primes accordées aux meilleurs films.

Notre gouvernement agirait sagement en imitant l'Italie et l'Allemagne. Le cinéma est une force, il a sur les masses une influence grandissante. Un état moderne se doit d'y réfléchir.

*
**

Cet excellent jeune premier n'aime pas les lâcher. Et il a toujours de bonnes raisons pour remettre à des dates ultérieures le paiement des factures qu'on lui présente.

Et un de ses amis de dire de lui :

— Je me demande comment les metteurs en scène songent encore à lui, puisqu'il ne tient pas ses engagements.

*
**

La jolie star américaine Anita Page témoignait dernièrement dans un procès de bigamie. Comme elle venait de déposer, content divers malheurs survenus à l'accusé, le président se tourna vers ce dernier et sentencieux :

— Les bigames se préparent toujours un triste sort, fit-il.

Anita Page eut un petit sourire, puis, sans avoir l'air d'y toucher :

— Quelquefois deux, monsieur le juge, rectifia-t-elle.

*
**

Un artiste de cinéma américain qui ne trouvait plus d'engagement vient d'avoir une idée de génie.

Il a décrété que les femmes élégantes ne doivent plus se contenter du

petit trait de crayon noir qu'elles dessinaient jusqu'ici, à la place de leurs sourcils rasés.

— La forme du sourcil, assura-t-il, doit varier avec celle du visage et un peu aussi avec le caractère de la dame. Et il se nomma lui-même expert en sourcils.

Il gagne aujourd'hui plus d'argent qu'il n'en gagna jamais au cinéma.

C'était simple, mais encore fallait-il y songer.

*
**

La jolie M..., vedette assez connue d'Hollywood, avait fait la connaissance d'un riche admirateur qui la comblait de cadeaux.

L'accompagnant un jour dans les magasins, il lui acheta d'un coup quatre magnifiques manteaux de fourrure.

— Et si j'e l'avais écouté, confia-t-elle à une amie, il m'aurait offert une automobile. Mais j'ai nettement refusé, car je ne veux pas avoir envers lui la moindre obligation.

Ses manteaux, son collier

Cette jeune femme charmante est l'épouse d'un écrivain, connu, mais prodigue... L'argent, bien qu'il en gagne, fait souvent défaut dans la maison... Alors, on en fait avec tout.

La jeune femme possédait, au lendemain de son mariage, un magnifique manteau de petit-gris... Il se trouva remplacé par une fourrure en vision... Cette fourrure dut, un an plus tard, être vendue pour une simple fourrure de peaux indéfinies. C'était encore trop... Le mari espéra retirer de la pelisse une certaine somme. La petite épouse se contenta d'un simple manteau chaud.

— Vivement l'été, s'écriait-elle alors sinon je ne pourrai plus sortir, faute de pouvoir me couvrir.

Elle songea, pour pouvoir rentrer en possession d'un de ses manteaux à se faire faire, par un joaillier, le double, en imitation de son collier de perles, dont elle était si fière. Elle alla trouver l'homme de l'art, qui lui dit :

— Mais c'est déjà une imitation ! Il y a dix mois que votre mari me l'a faite faire...

Faut-il qu'elle aime son mari !

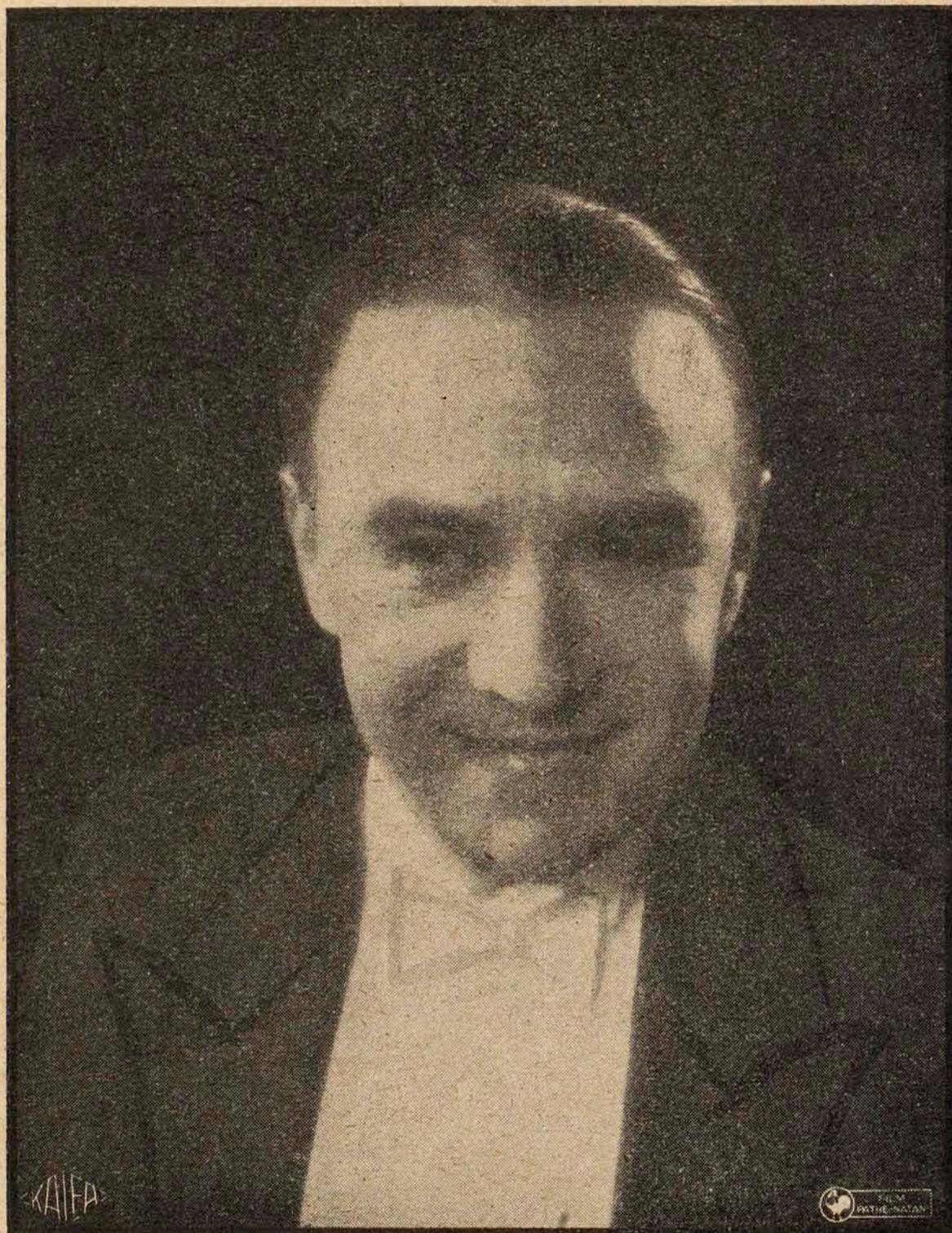
UN «ROI» DE LA GAIETE FRANÇAISE

MILTON

Comment Bouboule devint "cireur" après avoir été "resquilleur"

En notre XXe siècle très républicain, les rois font encore et beaucoup parler d'eux. La langue française, si riche et si prompte à se renouveler,

et qu'on désigne par un prénom et un numéro. Il y a ensuite ceux que l'Amérique Libre crée par douzaine: les rois du béton armé ou du ucaoutchouc.



n'a su découvrir aucun mot qui évoquât mieux une idée de suprématie incontestée. Le roi est le premier citoyen d'une nation, le chef de file, l'unité représentative, aujourd'hui comme au temps de Mérovée.

Nos rois modernes sont de plusieurs espèces. Il y a d'abord ceux qui su-

rent conserver un trône authentique

Enfin viennent les rois de la piste et de l'écran, du trapèze ou du fou rire.

* *

Celui dont je vous parle est *Roi du Cirage*. C'est un petit homme jovial, avec un gai visage en lune, des yeux vifs et l'air bon enfant. Son nom a presque disparu sous le sobriquet, ce qui est le signe le plus évident de la

popularité. On l'appelle, sans cérémonie, Bouboule.

Il n'est pas besoin de décrire Milton-Bouboule. Tout le monde le connaît un vieil ami. Il est venu au public si simplement et si gaiement qu'il n'est pas un spectateur qui n'ait l'impression d'avoir déjà bavardé familièrement avec lui.

La grande raison du succès de Milton, c'est d'avoir su choisir un type dont les aventures réjouissent le cœur du Français moyen: celui du pauvre diable sans le sou, débrouillard et rigolo, qui ne se plaint pas, ne chicane pas l'injustice du destin, reste honnête et tombe amoureux. Ainsi sont flattés les goûts du Français pour la sentimentalité, la gaiété de réparties et de mot, l'esprit un peu frondeur. Ceux qui applaudissent Bouboule lorsqu'il roule le contrôleur, dans *Le Roi des Resquilleurs*, sont les mêmes qui battaient des mains, jadis, devant Guignol qui rossait le gendarme. Le Parisien, homme entre tous discipliné et docile, paie sa place et respecte le sergent de ville, mais il ne veut pas que cela soit dit. De tous temps, il a créé un personnage qui accomplit tous les tours pendables qu'il aimerait à jouer, lui qui craint le percepteur et marche entre les clous. Bouboule est le dernier venu d'une série qui n'est pas épuisée.

Et puis Milton a su choisir son cadre. On écoute toujours avec plaisir une musique que l'on connaît, on regarde avec plus d'attention une carte postale si l'on est déjà passé dans le pays qu'elle représente, on aime à retrouver sur l'écran l'arue et l'atelier, le square et la bouche de métro où chaque jour on travaille, on se promène, où on donne rendez-vous à sa petite amie.

Le grand éloge qu'il y a à faire des films américains, c'est qu'ils rattracent, dans des détails quotidiens et typiques, les habitudes de tout un peuple. L'employé de métro, la dactylo, le représentant en parfumerie, la téléphoniste, personnages de scénarios simplistes, nous ont familiarisé avec un des visages de New-York, sans doute le plus sympathique. D'une

manière générale, les films français n'étaient pas le reflet de la vie française. Quand on n'y voyait pas des hommes élégants, volontiers polis et tant soit peu cyniques, évoluer dans des appartements ultra modernes comme il n'y en a peut-être pas cent à Paris, et arrondissant des phrases devant des dames tout en peaufinées par vingt femmes de chambre, on présentait des rues mal éclairées, avec des filles à tabliers rouges et des gars du milieu à la java souple, à la gifle prompt et au coup de surin généreux.

Les films de Milton prouvent qu'il y a quand même autre chose, chez nous, que le musette et le boudoir. Après avoir promené son imperturbable aplomb dans les couloirs du Vel'd'Hiv' et sur le terrain de Colombes, Bouboule, dans la peau d'un autre camelot familial, nous conduit au théâtre et au Carnaval de Nice, dans le métro et à la gare Saint-Lazare.

Le hall de cette gare, qui semble réservée aux Anglais en *week end* et aux banlieusards, a été reconstitué au studio, avec son passage public, ses vitrines, ses amoureux dans le coin des distributeurs à bonbons ou à billets de quai, ses habitués armés de parapluie et de mallettes de fibrine. Dans un coin, armé de sa brosse et de

MOHAMED ALY ALEXANDRIE

Programme du Lundi 16 au
Dimanche 22 Mars 1931

Un grand film parlé français
**LE ROI
DES RESQUILLEURS**
avec

GEORGES MILTON

Le célèbre et populaire
comique parisien

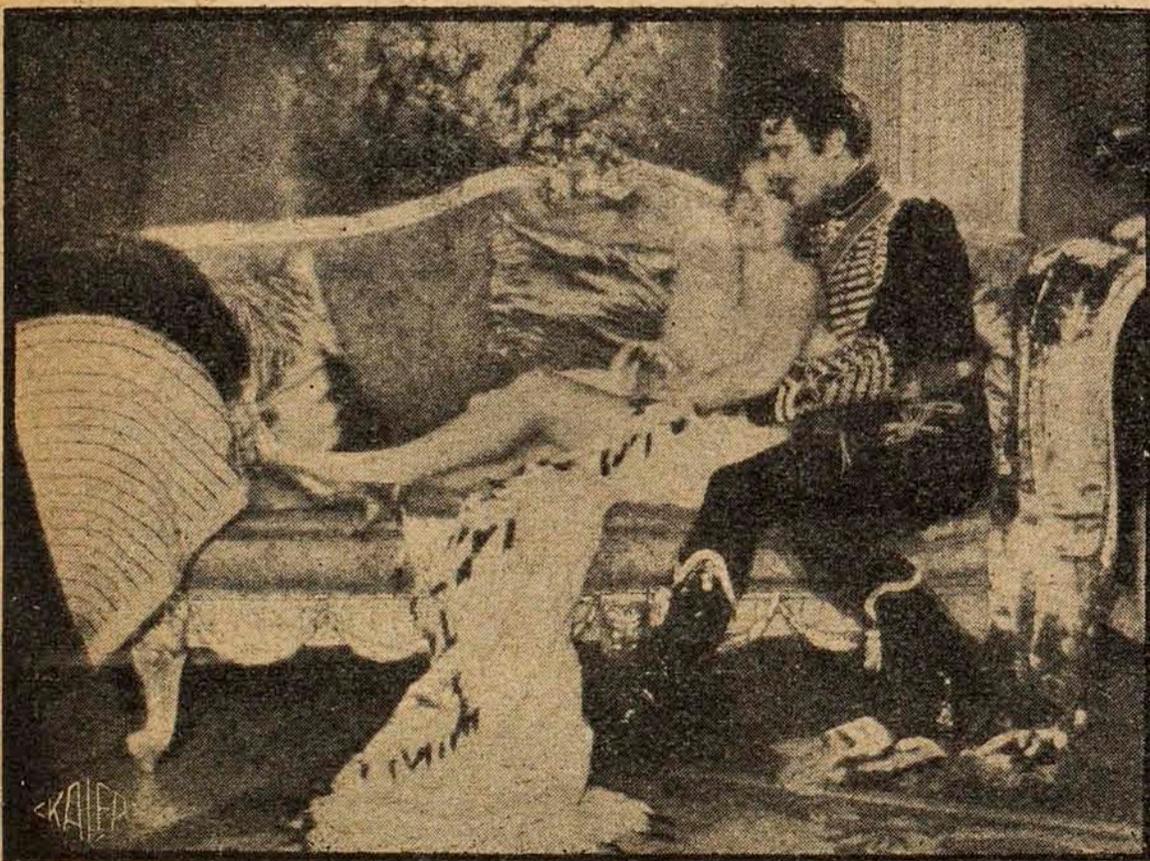
sa petite boîte, il y a Milton, « roi des cirEURS ». Il ne se contente pas de fourbir les cuirs jaunes des Anglais et, plus rarement, les escarpins des Parisiennes, il cherche à perfectionner son métier et invente un nouveau cirage. Pas moins. Malheureusement pour lui, comme pour tous les inventeurs, il y a une suite d'expériences malheureuses. Le nouveau cirage fait poix et file sous la brosse comme de la fondue au gruyère. Bouboule doit chercher une nouvelle formule ou employer son cirage pour la fabrication du papier à mouches.

Le roi du Cirage a un ami, maître d'hôtel dans un restaurant. Cet ami est long, maigre, osseux et mtope. Vous y reconnaissez Kerny, le contrôleur qui poursuivait le resquilleur avec autant d'acharnement que de malchance. Vous savez que tous deux ont fait la paix, et les voilà inséparables. Ils obtiennent des billets de faveur pour un théâtre et, soucieux de ne pas faire tache dans la brillante assistance des loges et des avant-scènes, se mettent tous deux en haits. C'est le maître d'hôtel qui a fait les frais de la garde-robe, et Milton n'est pas très à l'aise dans cet habit légèrement trop étroit et sensiblement trop

long. Mais, comme les deux amis, malencontreusement retardés, arrivent en retard au spectacle, ils se voient dirigés vers le poulailler, et là, sont en butte, avec leurs habits de croquemort ou de valet de chambre, aux plaisanteries du rideau. Il est évident que vous trouverez dans cette scène tous les personnages habituels: le garde républicain aux belles moustaches, le troufion à calot bleu, la grosse dame aux mamelles agressives et le petit diable aux réflexions saugrenues.

Avec les moyens les plus simples, des phrases que vous avez tous prononcées, la scène est irrésistiblement drôle. Et il faut avoir vu travailler Pujol, Colombier et Milton pour comprendre le secret de la bonne humeur de leurs films. On ne suit qu'une indication d'ensemble, et tous les effets comiques, tous les gags, sont trouvés au fur et à mesure que l'on tourne les scènes, tantôt par la vedette, tantôt par les réalisateurs, parfois même par de simples figurants. Et l'on travaille gaiement, ce qui est, je crois, la meilleure méthode pour faire un film gai

Michel GERAC.



Une scène suggestive de l'opérette à grand spectacle, entièrement en Technicolor, LA FIANCÉE DU REGIMENT ou LA FEMME AU MANTEAU D'HERMINE dont les protagonistes magnifiques sont : Vivienne Segal et Walter Pidgeon.

Chronique d'Hollywood**L'art d'être belle... et de le rester**par **JOAN CRAWFORD**

Pour chaque heure passée par une actrice devant la caméra, plusieurs journées de préparation sont nécessaires.

Il est impossible de cacher quoi que ce soit aux yeux de cet instrument scrutateur, car ils amplifient chaque détail et font ressortir la moindre ligne accusatrice qui pourrait manquer d'harmonie. Il faut, «autant que possible», être bien physiquement avant d'oser faire face à l'objectif.

Pendant la réalisation d'un film, nous n'avons guère de loisirs et tout notre temps est accaparé par le travail et le repos. Les périodes les plus importantes dans la vie des artistes de l'écran sont celles qu'ils doivent consacrer à la préparation et aux répétitions des films.

Notre profession comprend deux sortes de routines: celles pendant lesquelles nous nous préparons et celles pendant lesquelles nous tournons. Chacun doit suivre son programme individuel. Ce qui est bon pour l'un pourrait ne rien valoir pour l'autre. Après cinq années de cinéma, j'ai enfin découvert un système de culture physique dont les résultats sont excellents. Je me sens bien, j'ai de l'énergie, de la vitalité et de l'ambition. Ce sont, certes là des signes indicateurs favorables.

Entre deux films mes journées sont réglées d'après un programme assez uniforme. Ne croyez pas cependant que Douglas (mon mari) et moi soyons des modèles de vertu. Nous nous accordons de temps en temps des moments de répit... comme tout le monde.

Notre routine journalière est répartie de la façon suivante. Nous commençons la journée en buvant deux verres d'eau chaude — c'est une habitude que j'ai prise à l'école et elle m'est aussi essentielle que de quinze minutes d'exercice. Parfois nous sau-

tons à la corde pour varier le programme.

Mon déjeuner consiste en un verre de jus de fruits: orange, citron, etc. ou de jus de choucroute (dont je suis très friande), café au lait sans sucre et parfois un morceau de toast non beurré. Je bois à petits coups et regarde mon mari manger un copieux déjeuner composé de jambon, œufs, céréales toast beurré et café. Quand je travaille, je bois mon jus de fruits à la maison et mon café au studio.

Pendant les mois d'été et une partie de l'hiver, je prends tous les jours un bain de soleil. Nous avons érigé dans la cour de notre maison une tente ouverte où je m'expose chaque jour aux rayons bienfaisants, depuis dix heures jusqu'à midi, à l'exception du dimanche, que nous passons généralement ensemble sur la plage.

Pour le déjeuner de midi, je prends une salade de légumes ou de fruits avec une tasse de café. Mon mets préféré est du poulet en salade avec un assortiment de légumes et de la laitue, le tout assaisonné avec justesse d'huile et de vinaigre. Jamais de crème, ni de sauces fantaisie.

Les jours où je ne tourne pas, je prends une leçon de danse. Cette leçon a deux buts: l'exercice et l'entraînement. Trois fois par semaine, on me donne des leçons de chant et tous les deux jours une leçon de français et d'espagnol.

Le soir, à diner, je mange de tout, excepté du beurre, des pommes de terre, du pain et des desserts. La nourriture que nous exigeons ou désirons le plus vivement est souvent celle qui nous fait le plus de tort. Il suffit d'un peu de volonté et on prend aisément l'habitude de s'en passer. Après quelques semaines de repas sans beurre, pain et dessert, nous les éliminons sans privation et finissons par les oublier.

Les soirées nous appartiennent. Nous allons soit au théâtre, soit chez des amis. Mais quand nous travaillons nous nous couchons vers 9 h. 30 ou 10 heures chaque soir, parfois même plus tôt. Après avoir passé une journée devant la caméra et sous les lumières intenses des projecteurs, on ne se sent pas d'humeur à sortir le soir... le matin arrive si vite et les caméras révèlent tant de choses sur les visages fatigués !

Il est évident que le secret de tout bon régime est la modération. Je ne suis pas pour les jeûnes ou les exercices rigides. Quelques bonnes séances de gymnastique suédoise, la danse et le saut à la corde suffisent pour donner et garder aux muscles la souplesse voulue.

L'état de santé et l'apparence sont aussi importants que le jeu et l'art même du cinéma. Nous qui gagnons notre vie par l'écran, devons être toujours en parfait état physique et présenter toujours aussi bien que possible. La caméra ajoute de dix à vingt livres au poids de chacun et on comprend facilement pourquoi il est important que nous gardions une taille svelte et la grâce des contours.

Le soin de la peau est également primordial. Examinez-vous parfois votre visage dans un de ces miroirs grossissants qui amplifient chaque ride et chaque imperfection de l'épiderme ? La caméra a le même effet, et à l'écran les rides deviennent des crevasses et les pores des petits cratères...

Chaque jour je me lave le visage à l'eau chaude et au savon pur. Ensuite je mets une bonne couche de cold cream non parfumée, que je fais pénétrer dans la peau par un léger massage — ce qui nettoie les pores à fond. Pas de poudre pour la ville, les seuls cosmétiques sur ma table de toilette sont un bâton de rouge pour les lèvres et du fard pour les yeux.

Pour l'écran, je suis forcée de me maquiller et de me poudrer car une trace de brillant sur le visage devient un point lumineux, sous les spotlights. Mais, dès que j'ai fini, je me nettoie à nouveau le visage à l'eau savonneuse et au cold cream.

Dès que les femmes comprendront que le vrai secret d'une belle peau lisse dépend de la santé, mais non des pots de crème, on verra plus souvent des peaux naturellement fines et des teints de pêche. Un régime intelligent, de l'exercice et beaucoup de sommeil font merveille et contribuent plus à l'acquisition d'un teint parfait que n'importe quelle autre sorte de traitement.

Nous, artistes de l'écran, savons que les règles de beauté les plus effectives. Nous les pratiquons, non par coquetterie, mais par devoir.

J'ai toujours été convaincue que la danse était l'exercice par excellence pour la femme. Depuis mon enfance, j'ai dansé. Je ne veux pas dire des danses de société, mais des danses rythmiques et tant soit peu acrobatiques, qui donnent aux muscles une coordination parfaite. Pourquoi avoir de l'embonpoint et de la raideur, si par quelques heures d'exercices réguliers et gradués par semaine, on peut les éviter et s'en débarrasser ?

Le plus grand tonique pour les nerfs est le soleil. Les bains de soleil que je prends journallement étendue sur un lit de camp, calment mes nerfs et maintiennent ma santé. C'est un remède merveilleux pour bien des malaises.

Mon mari et moi nageons autant que possible. Je préfère une piscine à l'Océan. Quand nous aurons notre « pool » privé, je compte pratiquer ce sport tous les jours.

Du temps de nos grand'mères c'était la mode d'être délicate et fragile. Bien des victoires furent gagnées par un évanouissement opportun. Mais, de nos jours, la femme qui veut être à la mode doit jouir d'une santé parfaite et être armée pour faire face à n'importe quelle situation. Nous nous rions des régimes et en faisant nos exercices journaliers. Le résultat est que nous nous portons beaucoup mieux que nos ancêtres et que, comme on dit en Amérique, « we feel like a million dollars », ce qui équivaut à « se porter comme le Pont-Neuf ».

POUR IMAGER LA VIE...

Pas de naïvetés inutiles

Quelqu'un a donné un jour cette définition du cinéma : « C'est l'art de traduire en images enfantines des histoires pour grandes personnes. » C'est là une opinion un peu injuste et un jugement trop sévère. Mais il faut avouer que certains films donnent une part de vérité à cette affirmation catégorique.

Trop souvent les réalisateurs adaptant à l'écran un roman ou une pièce de théâtre, éprouvent le besoin de modifier le sujet de fond en comble, soi-disant pour l rendre plus accessible au public. Or, neuf fois sur dix ce travail consiste à édulcorer le dit sujet, à lui enlever ce qui en faisait la vigueur, pour y substituer on ne sait quelle naïve histoire, quel conte bleu faussement puéril. Ou bien, si le sujet lui-même garde sa valeur, les procédés employés pour en assurer le développement sont d'une telle naïveté qu'on a l'impression d'un vêtement trop étroit sur un corps d'athlète.

Pourquoi tant de candeur dans la réalisation ? Prend-on les spectateurs de l'écran pour des enfant grandis trop vite ? Croit-on qu'il soit nécessaire de se mettre à leur portée ? Ils sont, en réalité, tout aussi capables que les lecteurs du roman ou les spectateurs du théâtre de comprendre et d'apprécier une œuvre forte et pensée. On l'a vu par des exemples récents, puisque des films intelligents au sens le plus complet du mot ont connu des succès sans précédent. Et quand ils assistent ainsi à la mutilation morale d'une œuvre, ils comparent, et le rapprochement n'est pas, hélas ! à l'avantage du cinéma.

Les progrès techniques de ce dernier sont foudroyants. Pour cela, il est indispensable de jeter par-dessus bord toute cette fausse naïveté sans motif, qui risquerait à la longue de faire de lui un art mineur.

Ce serait presque énoncer un lieu commun qu'ed'affirmer que le cinéma

doit être et est en fait l'image de la vie même. Plus que toute autre manifestation de l'esprit humain, il est, il faut qu'il soit le miroir des êtres du monde entier. Or, les êtres humains pour simples qu'ils soient, ne sont presque jamais aussi naïvement puérils que les personnages présentés dans certains films. L'amour a une fâcheuse tendance à devenir à l'écran un sentiment fade et enfantin. Ou bien alors nous assistons à des exagérations passionnées qui n'intéressent personne, car elles sont invraisemblables, inhumaines, ou ce qui est pire, surhumaines. Et ce qui est vrai de l'amour l'est aussi des autres sentiments. Ils sont trop souvent exprimés à l'écran sous une forme si différente de leur aspect réel qu'il vaut mieux ne pas insister !

La Flotte "Sonore"

Nous avons donné compte rendu, il y a deux mois, des installations, sur certains bateaux de la flotte anglaise, pour la présentation des films parlants et sonores. On a constaté, avec inquiétude, l'adoption des appareils sonores commercialement, écartent les offres de fabrication étrangère. On sait que la société Western Electric, a fait des qu'aucune maison anglaise pouvait faire. Les faits ont, tout naturellement, provoqué des commentaires divers et, finalement, on vient de poser la question à ce sujet devant la House of Commons (Chambre des Députés). C'est ainsi qu'on a appris que l'argent investi jusqu'ici dans les installations de cinéma sonore dans la flotte anglaise ne provient pas du gouvernement, mais des fonds et contributions des marins eux-mêmes. Ainsi, dans la Chambre, le Premier Lord de l'Amirauté Anglaise a été obligé de constater qu'on ne peut pas forcer l'installation d'appareils anglais si les marins préfèrent les appareils américains. Puisque l'Angleterre se vante d'être « maîtresse des mers » et de tout ce qui s'en suit — sauf le cinéma ! — la situation est, à moins dire curieuse.

Leurs amis...

Le don de l'acteur d'incarner non seulement le physique d'un personnage, mais aussi le style et la langue qui lui sont propres, de pénétrer jusque dans le monde des pensées de son modèle et de s'approprier sa manière d'agir — Ce don suppose une sensibilité indispensable aussi pour comprendre la psychologie des bêtes.

C'est ce qui explique pourquoi les acteurs s'attachent si souvent et si fort à leurs animaux favoris. Il est pas contraints de jouer la comédie et vrai que les bêtes sont les seuls êtres vivants devant lesquels ils ne soient de se donner des attitudes. Ils peuvent alors abandonner leur masque et donner libre cours à leurs sentiments sincères.

Le comédien, la comédienne en ont sans doute le pressentiment. Peut-être la bête n'est-elle pour eux, au début, qu'un jouet intéressant, et c'est avec le temps, seulement qu'elle devient un compagnon indispensable. Il fut de bon ton un certain temps d'offrir à une actrice une corbeille de fleurs, entre lesquelles surgissait la tête d'un petit chien, d'un petit chat ou d'une autre petite bête, parée d'un immense nœud de ruban — un souvenir vivant qui, du fait de sa seule présence, rappelait le donateur à la dame.

Bien souvent, on peut tirer des conclusions sur la personnalité d'un homme ou d'une femme rien que du choix de son muet ami. Les femmes au caractère souple, ferme et capricieux, préfèrent le chat, tandis que les femmes au caractère plus fort, confiantes en elles-mêmes aiment mieux le cheval ou le chien. Parfois aussi, par un contraste psychologique, une jolie femme adopte un fauve, dont la présence fait ressortir son caractère doux et fragile et quand même dominateur.

Le scénario d'un film force souvent les acteurs à se lier d'amitié avec des bêtes plus ou moins sauvages. — c'est un travail dur et long qui demande une patience sans bornes et un amour absolu des animaux. Les scènes entre l'homme et une bête sauvage, n'excluant jamais un certain danger, confèrent à l'acteur ou à l'actrice la renommée d'une bravoure qui lui vaut

une bonne réclame. Et l'on sait que la publicité est aujourd'hui aussi indispensable pour un artiste que le talent même.

Eva PRENSKI.

Le Film Parlant moyen éducateur idéal

« Le film remplacera le tableau noir », prédit la Société de Géographie Britannique.

Les enfants s'adaptent très bien au cinéma

« Bientôt le cinéma sera considéré comme un instrument aussi indispensable à la classe que le tableau noir ». Cette prévision a été faite à la réunion annuelle de la Société de Géographie, qui s'est tenue à Londres au début de janvier et où M. J. Fairgrieve a fait un rapport sur la tâche à accomplir par la Commission des films éducateurs. « La génération actuelle s'adapte très bien au cinéma », dit-il « et les enfants s'habituent très vite à suivre les films et à en retenir les points essentiels ».

« Il y a beaucoup à faire » continue l'orateur « entre autres, il est nécessaire d'établir un catalogue des films éducateurs disponibles. D'après une récente statistique, 300 appareils seulement sont en usage dans les écoles. La fondation Carnegie versera en deux ans environ 200.000 francs mais 500 milles francs par an sont nécessaires pour permettre à la Commission de mener à bien ses projets. Qu'ils en soient partisans ou non, les éducateurs doivent équiper leurs écoles pour la projection des films. L'écran est très familier à la génération actuelle, et les enfants comprennent et assimilent très bien les leçons de l'écran. De plus c'est aux éducateurs qu'incombe la tâche d'élever le goût du public en commençant par former d'abord celui des enfants. »

Le but de cette Commission est donc de chercher à améliorer et intensifier l'emploi du film parlant comme moyen éducateur et aussi de trouver une méthode pour affiner le goût du grand public et former son jugement, en ce qui concerne son appréciation des films.

La mode actuelle?

La mode actuelle? Très jolie.

La femme ne saurait se passer d'accessoires: éventails, gants, sacs, boucles, qui permettent tant de jolis gestes.

J'aime les modes anciennes ou, tout au moins, je les préfère à celle de robes écourtées.

La mode a une portée sociale qu'on ne soupçonne pas. Une femme ne marche pas avec une crinoline comme lorsqu'elle porte une robe au-dessus des genoux. La robe longue, à traîne, lui donne, en ralentissant ses mouvements, une démarche plus noble. Ne suffit-il pas de changer de manières pour changer du même coup de caractère? L'homme lui-même... Ne baise-t-il pas plus naturellement la main d'une femme en robe à traîne que d'une poupée aux cheveux ras et aux jambes découvertes?

Pour le cinéma on doit rechercher, étudier la matière, la ligne; choisir des étoffes qui accrochent la lumière; se tenir aux grandes lignes simples. Il faut surtout la note personnelle; ainsi je dessine toujours mes robes moi-même. C'est, vous le savez, le meilleur moyen d'être bien servie.

Le choix du chapeau est le plus délicat. Il faut qu'une coiffure soit exactement assortie au visage, surtout avec la mode actuelle. Les chapeaux à larges bords s'assortissent généralement à tous les visages.

KISSA KOUPRINE.

Un mot d'auteur

Plus exactement de libraire, bien qu'il fut prononcé par un des plus sympathiques comédiens.

M. Jean Debucourt est le mari de Mme Marcelle Lesage, la libraire de la place Dauphine.

Un après-midi de l'autre semaine, nous conte *Le Charivari*, un raseur venait rendre au commis de Mme Mar-

ROXY PALACE Héliopolis ex-Luna Park

Programme du Jeudi 19 au
Samedi 21 Mars 1931

Le procès de Mary Dugan

avec
**NORMA SHEARER &
LEWIS STONE**

Programme du Dimanche 22 au
Mercredi 25 Mars 1931

COEURS EN EXIL

avec
DOLORES COSTELLO

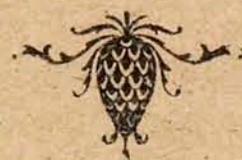
celle Lesage un livre qu'il avait acheté la veille et qui ne l'avait pas du tout intéressé.

— C'est, disait ce raseur, le plus fameux coup de rasoir!...

— Faites-le relier en cuir! observa alors Jean Debucourt qui entra à cet instant.

Retour de Mae Murray

La célèbre artiste Mae Murray, après avoir passé presque deux ans sur les scènes des music-halls et des théâtres de vaudeville aux Etats-Unis, sous la direction du Circuit Keith Orpheum va revenir au cinéma — le cinéma parlant, bien entendu. — Naturellement, elle va tourner des films parlants pour le compte de la société Radio-Keith-Orpheum. Elle sera la partenaire de Lowell Sherman, dans «La Garçonnière (Bachelor Apartment)», une production qui sera tournée par Sherman d'après son propre scénario.



A New York

Les films parlés étrangers envahissent Broadway

Les films parlés étrangers à dialogue, de bonne qualité, ont reçu à New York un appui si encourageant, surtout parmi le public des petits cinémas que plusieurs des directeurs responsables de l'introduction de ces spectacles font actuellement des plans pour envahir progressivement le quartier de Broadway sur une plus grande échelle. La vague de popularité actuelle des films sonores étrangers a commencé avec le succès de l'opérette allemande «Zwei Herzen im 3/4 Takt», qui est parvenue à son cinquième mois au 55 Street Playhouse, où on compte qu'elle restera au programme pour une durée indéfinie.

«Sous les Toits de Paris», film parlé français, a tenu l'affiche depuis plus d'un mois au Carnegie Playhouse, et sera remplacé demain par une autre production française. «Le Collier de la reine». «Le Petit Café», la version française du «Playboy of Paris», de Maurice Chevalier, en est à sa 3ème semaine au Président, tout près de Broadway, et «Ein Maedel von der Reeperbahn», une production allemande, a été mise à l'écran il y a quinze jours au Central Broadway. Un autre film allemand «Gretel und Liesel», est projeté au Eighth Street Playhouse, et «Vi Ta», la version suédoise de «The Lady Lies», est au Fifth Avenue Playhouse.

Des pourparlers sont en cours pour la présentation de films parlés la location d'une salle dans Broadway italiens, et un autre théâtre qui donnera des productions étrangères est le Jolson (maison Shubert), qui vient d'être acheté par Léo Brecher; ce dernier ouvrira cette salle sous le nom de Central Park, et adoptera une nouvelle politique artistique. Le Cameo aussi,

42nd Street, montre périodiquement des films étrangers — allemands, russes et autres — et présentera à partir de demain «By Rocket to the Moon», de l'Ufa. A Brooklyn, un programme de films parlés en Yiddish sera inauguré demain au Liberty.

REVUE INTERNATIONALE DU CINEMA EDUCATEUR

Publication Mensuelle

de

L'INSTITUT INTERNATIONAL
DU CINEMA EDUCATIF

de la

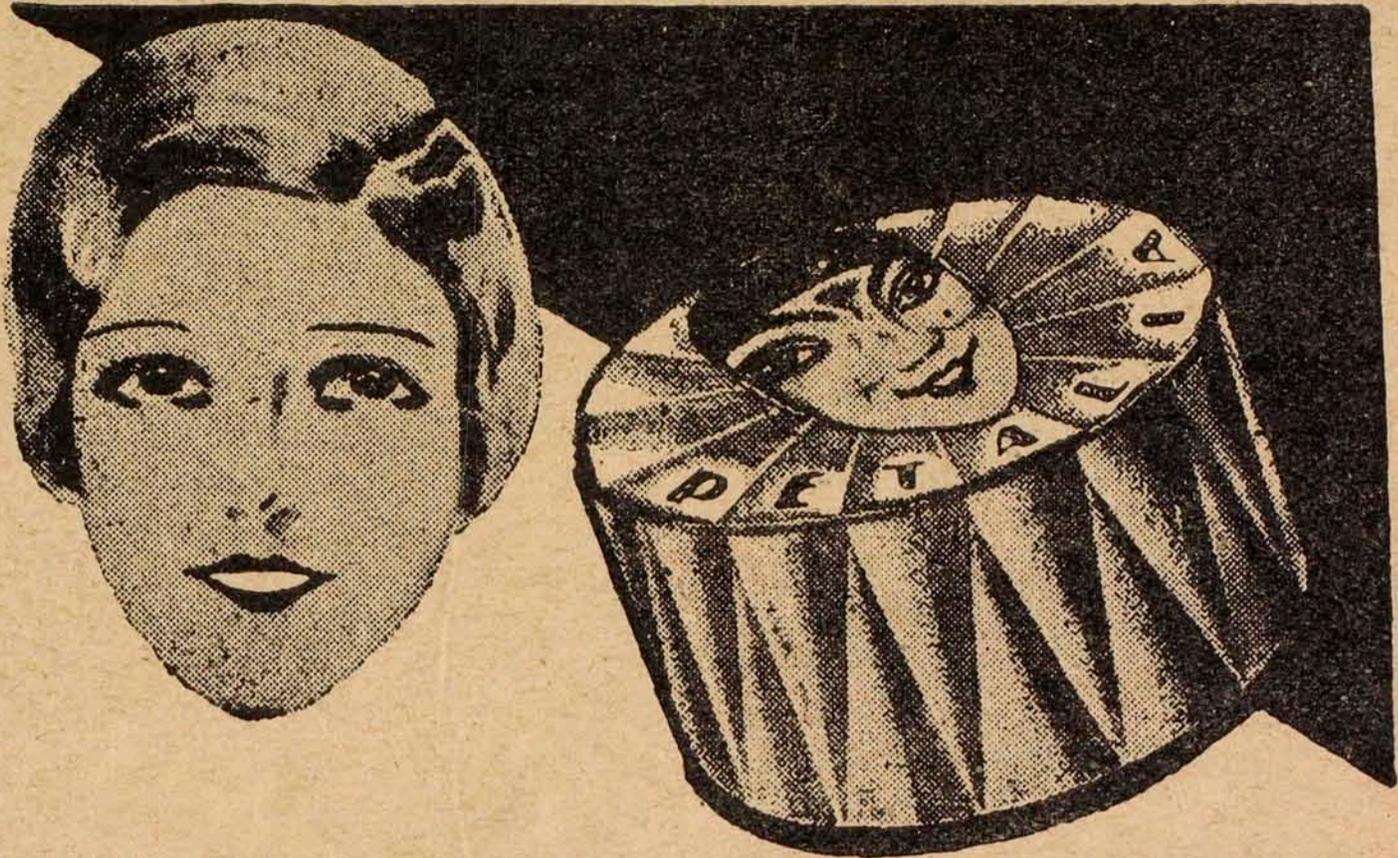
S.D.N.

Rome, Via Lazzaro Spallanzani,
1-A, Rome

SOMMAIRE du No. 3 Mars 1931

- C. Kiritzesco.* — La censure des films et l'Ecole (suivi d'une note de la rédaction).
- P. de Vuyst.* — Le cinéma et la civilisation.
- Dr. Soukharewsky.* — Le film d'hygiène sociale en U.R.S.S.
- G. A. Witt.* — La cinéthèque du Ministère Autrichien de l'Instruction Publique.
- Etudes et Recherches.* — M. A. Abbott. — Un examen scolaire sur le film «Le voleur de Bagdad».
- Echos et Commentaires.* «Halleluia» (Eva Elie). — Le cinéma dans la vie sociale. — Le film scientifique.
- Legislation.* — La censure cinématographique en Bulgarie.
- Les grands documentaires.* — 1) Les fêtes du couronnement du Négus. II) L'expédition Baragiola — Durini en Angola.
- A travers Revues et Journaux.*
Bibliographie.

UN TEINT RAVISSANT



Poudre Tokalon

Comment s'habillent les vedettes allemandes

Comment s'habillent les vedettes allemandes? Mieux vaudrait demander comment elles portent leurs toilettes. Car nul n'ignore que toutes les femmes élégantes ne connaissent qu'une mode: celle de Paris. Mais il en est d'une robe comme d'un morceau de musique dans lequel l'interprète met beaucoup de sa personnalité. Et le mot d'élégance signifie une chose différente suivant la latitude et la longitude sous laquelle il est prononcé.

Ainsi les indigènes de l'Oubanghi Chari se percent-elles le nez avec des aiguilles et s'incrument-elles la peau de petits cailloux.

Mais n'allons pas en pays noir. Si la Française recherche la légèreté, la grâce et la sobriété de la ligne et de l'ornement, les femmes américaines — si nous en jugeons d'après leurs représentantes de l'écran — se soucient davantage de mettre en valeur leurs formes corporelles. Elles font appel aux

ingénieux subterfuges de la couture pour souligner tel détail qui laissera deviner la perfection de leurs corps.

Les vedettes allemandes ont la même recherche du sex appeal, mais avec une sensualité plus provocante.

Brigitte Helm se gaine le corps dans une robe collante de velours; Marlene Dietrich — puisqu'il faut encore parler d'elle — découvre assez haut une jambe impeccable; Lil Dagover prend des allures d'amazone; Jenny Jugo et Anny Ondra affectent volontiers un peu d'effronterie.

Ce qui ne les empêche pas à l'occasion de se parer de longues robes blanches dont les volants s'évasent comme des corolles dans une abondance de dentelles. Est-ce un vieux reste de romantisme? Rappelez-vous la longue l'interminable traine blanche de Lil Dagover dans «Caligari».

Les grands films français

RONDES DES HEURES

Semblables en apparence sur l'« émail brillant » dont parle le poète, les heures qui se succèdent diffèrent parfois profondément. Après celles qui marquèrent le bonheur, d'autres surviennent, apportant avec elles l'angoisse, voire le désespoir. Mais il faut, malgré tout, faire confiance aux suivantes, car — en leur ronde indifférente et perpétuelle — elles peuvent ramener de nouveau ces douces joies de vivre que l'on croyait à jamais perdues...

A sa sortie du Conservatoire, le jeune ténor André Frénoy avait épousé Yvette Velcourt. Les parents de celle-ci, grands bourgeois guindés dans leurs préjugés, avaient tout fait pour éviter cette union de leur fille avec celui qu'ils nommaient un « cabotin ». Le profond amour des deux jeunes gens avait triomphé de ces obstacles. Mais M. Velcourt n'avait jamais consenti à avoir son gendre, qui se consolait d'ailleurs parfaitement de cette hostilité, grâce à la tendresse de sa femme et de leur petite Lilette, charmante fillette de cinq ans. Après quelques années durant lesquelles il lui avait fallu débiter sur des scènes de moindre importance, le jeune artiste, en pleine possession de ses moyens, avait obtenu un brillant engagement à l'Opéra-Comique et il faisait, ce soir-là, ses débuts dans le rôle de Figaro, du « Barbier de Séville ». Non sans une émotion bien compréhensible, car il sentait que cette soirée dépendait tout son avenir.

Pour assister à cette « première » de son mari, Yvette avait eu une loge, dont elle offrit par téléphone deux places à ses parents. M. Velcourt, hargneux, prétexta une grande fatigue pour se dispenser de venir. Mme Velcourt, seule, vint retrouver au théâtre sa fille et la petite Lilette.

— Papa est donc bien souffrant ? demanda la jeune femme.

— Sa santé n'est pas en cause, avoua Mme Velcourt avec une moue ;

ton père a préféré ne pas venir. Tu sais bien qu'il n'a pas changé d'avis au sujet de ton mariage. Il déplore toujours que tu n'aies pas épousé plutôt M. de Mirsolle...

Pendant ce temps, André Frénoy, dans sa loge, se costumait en Figaro avec l'aide de son habilleur Léon, curieux type d'ancien clown. Le rideau s'était levé et bientôt, sur une réplique d'Almaviva, le « barbier » faisait son entrée en scène.

On l'attendait, pour le juger, aux couplets fameux et semés de difficultés vocales. Mais il les lança avec une telle aisance, avec un tel brio que les vieux habitués, charmés, se regardèrent en hochant la tête. Dans la coulisse, Basile et la duègne échangèrent un coup d'œil approbateur. Le souffleur, tout oreilles, en oublia de tourner ses feuillets. Et, lorsque l'artiste eut filé sa dernière note, les applaudissements crépitèrent, se prolongèrent, mêlés d'acclamations ; la partie était gagnée et c'était un triomphe...

...Quelques jours plus tard, André était alité, étouffant, rouge de fièvre ; il avait pris froid en sortant du théâtre. Un médecin appelé, ne cacha pas la gravité de son état et, pendant plusieurs semaines, ce fut une angoissante lutte contre la mort. La vigueur du jeune homme l'emporta enfin sur la maladie. Mais quel prix !... Le médecin dit à Yvette : « C'est déjà bien beau de l'avoir sauvé, madame ; quant à sa voix, il n'y faut plus compter »

Finis, les beaux rêves d'avenir... Son engagement résilié, André se vit obligé, pour faire vivre les siens, d'attaquer les modestes économies du jeune ménage. Elles s'épuisèrent bien vite et ce fut la gêne le piano vendu... Que devenir, après?... André se déséchait d'angoisse et d'impuissance...

Un soir qu'il regagnait son logis, il entendit, du vestibule la voix de sa belle-mère en visite chez sa fille. Mme Velcourt disait :

— Enfin, cette existence-là ne peut pas se prolonger... Pour Lilette et pour toi, il y aura toujours une place chez nous. Mais tu connais les idées de ton père; jamais il ne consentira à venir en aide à ton mari...

Il parut à André, dans sa détresse, que cette voix hostile lui dictait son douloureux devoir. Incapable de faire vivre sa femme et sa fillette, il pouvait du moins assurer leur existence matérielle en les laissant retourner au foyer des Vercourt. Il lui fallait, pour cela, disparaître; mais il n'eût pas trouvé le courage de leur dire. Ouvrant la porte, il partit...

Dans un bureau de poste, il essaya d'écrire à Yvette pour l'informer de sa décision. Il ne trouva pas les mots nécessaires. Devant un guichet, il se heurta soudain à son ancien habilleur, qui lui fit fête.

— Alors, monsieur Frénoy, quand reprenez-vous le « Barbier », votre triomphe? demanda l'excellent homme.

— C'est fini pour moi de chanter, mon pauvre Léon dit l'artiste avec tristesse. Je cherche à gagner autrement ma vie... et si tu connaissais quelque chose n'importe quoi... J'en suis là...

L'habilleur se gratta la tête, en réfléchissant.

— Ecoutez monsieur Frénoy, dit-il enfin, je ne vous promets rien, sinon

de m'occuper sérieusement de vous. Venez donc samedi soir, au café du Théâtre! on verra...

André poursuivit sa méditation dans la rue, puis se décida. Puisqu'il n'osait écrire à Yvette et qu'il fallait pourtant qu'elle fût prévenue, un seul moyen s'offrait à lui: aller trouver ses beaux-parents. Quelques instants plus tard, il se faisait annoncer chez les Vercourt.

Entrevue pénible, dans laquelle il exposa son projet: laisser sa femme et sa fillette à leur destin, puisqu'il ne pouvait plus les faire vivre, et s'éloigner... Le beau-père, enchanté de cette solution qui satisfaisait son plus cher désir, déclara:

— C'est entendu... Nous nous chargerons volontiers d'Yvette et de Lilette; mais il faut que la situation soit nette et que le divorce intervienne au plus tôt. Ecrivez.

Et le douloureux André dut écrire, sous la dictée du vieillard, une lettre de rupture...

Lorsqu'il entra, le samedi suivant, au café du Théâtre. Léon l'attendait avec impatience:

— Ça y est! clama-t-il; j'ai quelque chose pour vous — et pour moi en même temps. Vous savez que j'ai été clown autrefois; j'ai retrouvé un engagement dans un cirque, pour un numéro à deux. Voilà la « belle vie » comme vous chantiez dans le « Barbier »... Oh! pardon, d'évoquer ces souvenirs... Ce sera la vie au grand air et, pour vous, le moyen de retrouver la santé...

Quelques jours plus tard, ils partaient en province avec le cirque. André, grâce à l'optimisme communicatif de Léon, prit goût assez vite à ce nouveau métier et leur numéro connut des succès rapides. Quelques mois plus tard, un impresario leur proposait un engagement dans un music-hall parisien, ce qu'ils acceptèrent avec joie, car la santé d'André s'était fort bien trouvée de cette existence nomade et ton l'autorisait maintenant à mêler à son sketch un peu de chant...

Entre temps, les parents d'Yvette avaient tout fait pour hâter le jugement de divorce de leur fille. M. de Mirsolle, toujours prétendant à la

JOSY PALACE
ALEXANDRIE

Programme du Mercredi 18 au
Mardi 24 Mars 1931

LE CHANT DE SOHO

avec

CARL BRISSON

mains de la jeune femme, venait fréquemment chez les Velcourt. Tout en conservant le cher souvenir de son amour pour André, Yvette, sermonnée par sa mère, se résignait lentement, mais sans enthousiasme, à l'idée qu'il lui faudrait, ne fût-ce que pour sa fillette, refaire sa vie.

Un jeudi, pour distraire Lilette, la jeune femme l'avait conduite en matiné au music-hall, avec sa mère et l'inévitable M. de Mirsolle. était précisément l'établissement où se produisaient les deux clowns « Yrenof and partner ». Peu après leur entrée en scène. André reconnut, dans une loge, sa fillette et sa femme assise près d'un inconnu fort empressé. Son émotion fut vive; il put néanmoins trouver l'énergie de terminer sans défaillance son numéro, qui remporta, comme d'habitude, un vif succès...

A quelques jours de là, il eut la surprise de voir entrer dans sa loge Yvette et son père. Ils venaient demander à « Yrenof and partner » de donner leur concours à une fête de bienfaisance pour laquelle M. Velcourt avait écrit un à-propos en vers mis en musique par M. de Mirsolle. Et, les clowns ayant accepté:

— Ayez donc l'obligeance de venir demain chez moi, leur dit M. Velcourt; nous vous ferons entendre cet à-propos...

Rendez-vous fut pris et, le lendemain, les deux clowns se présentaient, costumés et maquillés. seul moyen pour André de n'être pas reconnu. La petite Lilette leur fit fête, tandis qu'on écoutait le produit de la collaboration des deux amateurs. Mais l'enfant s'étant montrée turbulente, on la pria d'aller se coucher. Dépitée, elle fondit en larmes, et n'y consentit qu'à la condition qu'Yrenof, pour qui elle s'était prise d'amitié, viendrait lui raconter une histoire près de son lit.

On céda à ce caprice d'enfant. Tandis que les autres personnes restaient groupés dans le salon, le clown alla s'asseoir près du lit de la fillette.

— Veux-tu que je te chante quelque chose? proposait-il.

Oh! oui dit Lilette en battant des mains; mon papa me chantait de bel-

les choses, le soir. J'aimais bien une berceuse...

Elle en chantonna les premiers vers et le clown lui dit:

— Mais je la connais; tiens. écoute...

Tendrement, pour l'enfant attentive, il rédit la vieille berceuse qui, tant de fois, elle avait endormi Lilette. Mais avant qu'il eût terminé, celle-ci se dressait, tendant les bras:

— Tu es mon papa, je t'ai reconnu, disait-elle; mais je voudrais revoir ta vraie figure...

La nurse, discrètement, était allée prévenir Yvette qui sortit du salon. Lorsqu'elle arriva dans la chambre de sa fillette, elle reconnut André qui, ayant fait disparaître son maquillage serait l'enfant dans ses bras.

— André... cria la jeune femme radieuse.

Et Mme Velcourt, qui survenait, les trouva formant tous trois un tendre groupe...

Devant ce dénouement imprévu, le beau-père lui-même dut s'incliner. Bien mieux, il s'humanisa et quelques semaines plus tard, aux côtés de sa femme, de sa fille et de Lilette, il donnait le signal des applaudissements pour la rentrée triomphale d'André dans son rôle du « Barbier »...

Jean CASTELBOUX.

L'excentrique Lady

Lady Owen, qui vient de signer son pourvoi en cassation contre l'arrêt de la cour d'assises de Seine-et-Oise, qui l'a condamnée à cinq ans de réclusion était une habituée un peu voyante de toutes les stations à la mode. Il y a deux ans, elle se promenait sur les planches de la plage de Deauville en pyjama de soie blanche « clouté » or, et trainant derrière elle un malheureux caniche peint en bleu.

Elle s'arrêtait dès que paraissait un porteur de kodak, recherchant manifestement la publicité.

Cette soif du scandale et cet amour de la publicité devaient faire d'elle une grande vedette... de cour d'assises.

La renaissance du cinéroman est-elle souhaitable ?

Le cinéroman a la vie dure. Une véritable campagne de dénigrement s'était exercé à son égard au temps du film muet. Tout fut mis en œuvre pour en dégoûter le public. Certains cinémas — et non des moindres — arboraient à leur façade, ce mot d'ordre: « Ici, on ne donne pas de cinéromans ».

Ce fut, dès lors, le boycottage en règle. Il fallut bien céder. La Société des Cinéromans qui, finalement, sous l'énergique impulsion de M. Jean Sapène, assumait à peu près seule la production des films à épisodes, ne survécut que peu de temps à leur disparition.

On peut bien, aujourd'hui, parler de ces choses du passé avec une entière objectivité. Certes, les films à épisodes que nous avons connus n'étaient pas tous excellents. Quelques-uns même — surtout au début — furent nettement détestables et paraissaient s'efforcer uniquement à repousser les bornes de l'invraisemblance et de la sottise. En outre, on abusa parfois de l'extrême, du remplissage oiseux, destiné à permettre d'augmenter le nombre des épisodes. Plus c'était bête et plus cela durait longtemps. Et quand c'était idiot, cel an'en finissait plus.

Mais il y eut de bons cinéromans et dont le souvenir n'a rien que d'honorable pour leurs animateurs. Un film à épisodes comme *Les Misérables* a pu non seulement pénétrer en Amérique, mais y remporter un très vif succès. Louis Nalpas, on doit, en toute équité, le reconnaître, a beaucoup fait pour relever le niveau d'un genre qui n'excluait nullement la recherche d'art. Sous ses auspices j'ai eu personnellement la charge de diriger l'un des plus considérables films à épisodes que l'on ait fait et si mes instructions me prescrivaient d'opposer un veto formel à toute fantaisie inutilement dispendieuse, en revan-

che, je ne devais rien épargner pour fournir à la mise en scène tous les moyens de faire bien et beau.

Dans ces conditions, un film de grande envergure en huit ou dix épisodes coûtait plusieurs millions et exigeait un travail assidu de près d'une année. Quel enseignement pour ceux qui menaient une telle œuvre, de son début à son achèvement! On apprenait beaucoup à l'école du film à épisodes. Il alimentait de travail continue u ncentre d'activité intenes. Les studios de Joinville, parfois, n'y suffisaient pas; il fallait combiner des alternances d'intérieurs et d'extérieurs pour n'interrompre aucune des troupes en action, ou louer d'autres studios libres à ce moment. Des metteurs en scène, des scénaristes, des assistants, des artistes, des techniciens de tous ordres se formaient ainsi une expérience qui a, par la suite, donné ses fruits.

Et toute cette activité prit fin dans les conditions que j'ai rappelés.

CINEMA DE PARIS

Programme du Jeudi 19 au
Mercredi 25 Mars 1931

L'AIGLE DECHU

avec

JOHN HARRON &
PAULINE GARRON

SPORTIF PAR AMOUR

avec

BUSTER KEATON

Or, le film à épisodes, tel le phénix, renaît de ses cendres.

Le film à épisodes est au cinéma ce que le feuilleton est à la littérature. La clientèle du feuilleton est innombrable, celle du cinéroman ne l'est certainement pas moins.

Il serait étrange que l'on s'obstinât à proscrire le cinéroman sous prétexte que c'est un genre périmé alors que nous voyons reparaître à l'écran la vétuse opérette obuffe et même le vaudeville à couplets dont nos arrière-grands-pères étaient déjà las.

La vérité est que le public apprécie essentiellement, dans un spectacle, sa variété et que le proverbe a raison qui dit qu'il en faut pour tous les goûts. Le goût populaire a le droit, tout aussi bien qu'un autre, d'être respecté.

Au surplus, pour former notre opinion, souvenons-nous que Léon Gaumont, avec l'argent que lui rapportaient les films à épisodes de Louis Feuillade, finançait les essais coûteux et encore incertains de Marcel L'Herbier, de Léon Poirier et de quelques autres de même valeur.

Paul de la Borie.

La meilleure cantatrice de radio est une viennoise

Fraulein Greta Keller qui vient d'être engagée, à Londres, par la National Broadcasting, est une viennoise qui possède, paraît-il une voix parfaite pour la radio. «C'est, disent les experts anglais, la seule chanteuse européenne qui connaisse à fond la technique de la radio».

Elle chantait dans les cabarets berlinois lorsqu'elle fut engagée pour la première fois, pour chanter au microphone.

Son succès fut foudroyant. jamais, paraît-il on n'avait entendu, dans les appareils de radio une voix aussi prenante et aussi poignante.

Fraulein Keller assure qu'elle a appris l'Anglais en écoutant les films parlants anglais. Il faut bien le croire puisqu'il serait impoli d'en douter, mais cela nous paraît un fameux tour de force!

Education musicale....

M. Albert Wolff, contait l'autre jour cette histoire qui prouve assez le pouvoir éducateur du film, en ce qui concerne la musique.

Un de ses amis lui demandait souvent des places, mais ne voulait entendre que des ouvrages tels que «La Bohème, Madame Butterfly, La Tosca».

Le grand chef d'orchestre voulut lui faire entendre «Pelléas et Mélisande». L'auditeur s'en fut accablé, après le deuxième acte. Il déclara que, dans ces conditions, il préférerait aller au cinématographe pour entendre la musique qui lui plaisait.

Pourtant M. Albert Wolff le décida à venir écouter un concert classique L'ami y consentit. Le programme comportait la «Symphonie italienne» de Mendelsshon, «L'Apprenti sorcier» de Dukas, une pièce de Strawinsky et un «Concerto brandebourgeois» de Bach.

Le concert terminé, il s'en fut trouver M. Albert Wolff et lui dit:

«Mais je connais tous ces airs (sic) là!... Ce n'est pas de la musique ennuyeuse du tout, quoique classique. Je l'entends constamment à mon cinéma»

Ainsi, le cinéma avait, à son insu, éduqué l'oreille de cet auditeur qui devint ensuite un auditeur des plus assidus.

Une descente de police dans les Cinémas Milanaïis

La police milanaise a opéré plusieurs descentes dans les cinémas de la ville, au cours des représentations. Les spectateurs ont dû montrer leurs billets. Les cinémas qui, pour percevoir la taxe d'Etat et la taxe de droit d'auteur, ne délivraient pas de billets, ont été frappés de contraventions à raison de 60 lire % par billet vendu en fraude. Les contraventions pour ce jour seulement, se sont élevées à un million et demi.

La Petite Correspondance

HENNEL. — Chère amie, sans doute recevrez-vous une réponse de Claudette Colbert en lui écrivant à l'adresse suivante: c/o Paramount Studio, 5451 Marathon Street, Hollywood, Californie. Cette artiste est née en 1906, mais a vécu toute sa jeunesse à New York; mariée à Norman Foster: yeux et cheveux bruns; sports préférés: tennis, golf et natation. Elle a débuté au théâtre avant d'aborder la scène, où elle tourna «Une Femme a menti» et «Un Trou dans le Mur» (versions américaines).

SONIA: — Oh Dieu! Quelle longue et intéressante lettre! J'en suis encore tout ravi. Merci de votre sympathie et des heureuses appréciations que vous voulez bien porter sur Josy Journal qui, d'ailleurs, vous les réciproque cordialement en acceptant les articles dont fait mention votre dernière missive. Vous pouvez donc nous les envoyer et, après triage, ceux jugés importants seront publiés. Pourquoi vous ne voyez sur Josy Journal aucun portrait ni aucun article concernant Gary Cooper? Mais pour la simple bonne raison que l'occasion ne s'est pas présentée, cet artiste n'ayant jamais interprété les films passant dans nos circuits. Je ne peux vous renseigner sur l'artiste ayant interprété «Zola» qui est un vieux film bien quelconque et qui n'a guère laissé de souvenirs. En ce qui concerne «Israéli», je connais trop peu vos goûts cinématographiques pour pouvoir vous conseiller ou pas d'assister à sa projection. Je puis, cependant, vous dire que, traitant de la prise du Canal de Suez en faveur de l'Angleterre, ce film a connu un franc succès parmi le Militaire Anglais. L'interprète masculin de «Volga Volga» était Hans Schlattow. Je regrette de ne pouvoir vous donner aucun détail sur son compte, sinon que c'est un artiste à la fois sobre et très expressif. Mary Pickford mesure 1m. 52 sans ta-

lons, êtes-vous satisfaite? Je suis très heureux de votre jugement pour «Sous les Toits de Paris», merveilleux film pour lequel je n'ai jamais caché mon enthousiasme. Là, je crois avoir répondu à toutes vos questions, mais ne m'en remerciez pas. Je serai trop confus d'autant plus que tout le plaisir est pour moi. Mon bonjour amical.

POURQUOI PAS. — Eh bien! mon cher, vous n'y allez pas de main morte; ce n'est plus une lettre mais un volume, que dis-je, un dictionnaire! Elle est heureusement fort intéressante et je l'ai lue avec beaucoup de plaisir. Je ne puis que vous répéter que vos jugements sont très précis et bien réfléchis. Vous me comblez en disant que je suis un «leader» de la popularité de Josy Journal, mais ne le croyez pas; admirez plutôt les efforts de nos directeurs les réalisations de nos services techniques, l'habileté de nos collaborateurs. Vous pouvez écrire à Stan Laurel et Oliver Hardy séparément et à la même adresse: c/o Hal Roach Studio, Culver City, Californie U.S.A. Vous les reverrez bientôt dans «Une Nuit Extravagante» production entièrement parlée en français.

REVER POUR VIVRE. — Quel romantisme! Merci, cher correspondant, pour vos aimables appréciations de ma piètre personne, croyez que je suis très heureux de voir mes lecteurs s'intéresser vraiment à mes efforts. Je m'incline très bas devant votre psychologie qui m'attribue les qualités de «bon et indulgent». Comment donc pourrez-vous être autrement avec mes charmants correspondants? L'artiste qu vous avez vu dans «Soirs d'Orages» tenant le rôle du Lieutenant Nika Turgénov était Arnold Kent. Je suis bien étonné que vous ayez attrapé la grippe en solutionnant un problème de mots croisés. J'ai toujours cru qu'elle venait par suite d'un fort rhume. Vous devriez consulter un médecin car le cas

est bien curieux. Néanmoins, pour vous dédommager, je vous permets de réclamer le prix que vous avez gagné, au Directeur du cinéma y respectif, il ne vous le refusera pas, vous sachant venant de ma part. Je vous salue très respectueusement, Monsieur le psychologue !

VIVE LE CINEMA: — Anny Ondra est née en 1905. Vous la verrez très prochainement dans plusieurs nouveaux films, en particulier dans «La Princesse du Caviar»; écrivez-lui: Berlin Charlottenburg, Kurfurstendamm 178. Bébé Daniels est née en Janvier 1901; cheveux noirs, yeux marron. Elle monta sur les planches à l'âge de dix mois et fit ses débuts au cinéma à huit ans; mariée à Ben Lyon. Vous la reverrez, au cours de cet hiver dans «Quand l'Amour Appelle». Si Buster Keaton a de l'esprit? De deux choses l'une, ou vous ne l'avez jamais vu dans aucun film, et, dans ce cas, je vous répondrai qu'il en a; ou vous l'avez vu et je vous laisse deviner. Mes amitiés.

LE CORRESPONDANT

Le sacrifice d'une femme

M. John Lawson, secrétaire Parlementaire du Cabinet Travailleiste vient de célébrer ses noces d'argent.

M. Lawson commença à travailler dans les mines de charbon à l'âge de douze ans. Lorsqu'il se maria, il était tellement pauvre que la noce ne put même pas se payer le luxe d'une voiture.

M. Lawson désirait ardemment étudier et conquérir ses diplômes, mais comment faire pour payer les frais de collège alors qu'il gagnait à peine de quoi vivre?

Ce fut sa femme qui tourna la difficulté. Elle s'employa comme domestique et ce fut avec ses gages que M. Lawson put subvenir aux frais de ses études.

Cet admirable sacrifice a été récompensé par la brillante situation que M. Lawson a pu, par la suite, se créer, au sein du parti.

Comment la Princesse Betty apprend le français

La Princesse Elisabeth, fille de la Duchesse d'York est devenue, maintenant, une grande demoiselle: elle apprend à parler.

Elle apprend, même à parler le français avec l'aide de sa maman d'un gramophone et d'un livre d'images.

C'est un jeu qu'a inventé la Duchesse pour intéresser l'enfant qui est encore beaucoup trop jeune pour suivre des leçons régulières.

Voici comment elle procède: le disque, synchronisé, explique en français, les images du livre.

La duchesse a habitué la petite princesse à suivre les images en écoutant les explications s'y référant de façon à identifier les dessins par les mots prononcés.

Lorsque l'enfant a pu suivre facilement les mots, la Duchesse a fermé le livre en faisant marcher le phonographe. L'enfant doit alors ouvrir le livre, au moment où une phrase est prononcée et trouver l'image à laquelle cette phrase se réfère.

Elle y parvient, paraît-il très facilement, bien qu'elle n'ait pas encore eu deux mois d'entraînement. Mais elle a pris goût à ce jeu qui lui plaît beaucoup.

CINEMA MAJESTIC CAIRE

Programme du Jeudi 19 au

Mercredi 25 Mars 1931

Un drame très émouvant

Les Nuits de Chicago

BURIDAN. 4ème époque

JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES



La jolie et sculpturale BILLIE DOVE que nous admirerons, une fois de plus, dans une nouvelle création intitulée « Sa Vie Privée ».